

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2604

SAMEDI 21 JANVIER 1893

Prix du Numéro : 75 centimes.

ABONNEMENTS

FRANCE

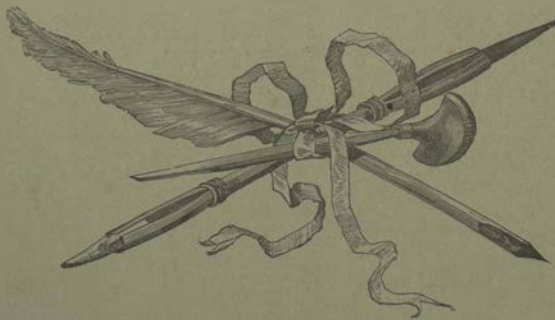
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGERIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ÉTRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

Les annonces sont reçues à l'Office de publicité de **A. LAHURE**, fermier exclusif de la publicité de la **COUVERTURE** de **L'ILLUSTRATION**, 9, rue de Fleurus, à Paris. — Tarif des insertions : La Ligne. 4 francs.

GROG, PUNCH, LAIT
AU RHUM S'-JAMES
 C'est le plus exquis ramolli, et le plus certain
 contre les RHUMES, BRONCHITES, INFLUENZA, etc.
 Consultez votre Médecin sur la
 nécessité absolue de n'employer que du véritable Rhum S'-James.

Fruit laxatif rafraîchissant
 très agréable à prendre
 contre
CONSTIPATION
 Hémorroïdes; Bile,
 Manque d'appétit,
 Embarras gastrique
 et intestinal, migraine
 en provenant
PHARMACIE E. GRILLON,
 28, rue Grammont, Paris.
 Boîte : 2,50

TAMAR
INDIEN
GRILLON

LIBRAIRIE AGRICOLE DE LA MAISON RUSTIQUE, 26, RUE JACOB, A PARIS

60° ANNÉE **REVUE HORTICOLE** 60° ANNÉE

Fondée en 1829, par les auteurs du Bon Jardinier.
 Rédacteurs en chef : MM. E. A. CARRIÈRE et Ed. ANDRÉ

La *Revue horticole*, indispensable pour la bonne tenue des jardins et des serres, traite spécialement toutes les questions d'horticulture. — Parait le 1^{er} et le 16 de chaque mois par livraison grand in-8° de 32 pages à deux colonnes, avec une magnifique planche colorée et des gravures noires, et forme chaque année un beau volume grand in-8° de 768 pages avec 24 planches colorées et de nombreuses gravures.

Pour la France et l'Union postale : Un an : 20 fr. — Six mois, 10 fr. 50

Un numéro spécimen de la *Revue horticole* est adressé à toute personne qui en fait la demande, accompagnée de 30 centimes en timbres-poste.

La Librairie agricole de la Maison Rustique envoie franco à toute personne qui en fait la demande son catalogue le plus récent.

BEURRE DE CORNEUX
 COLIS POSTAUX. ABONNEMENTS
 LAITERIE DE CORNEUX
 PAR CRAY - H^{te} SAONE

QUALITE EXTRA GARANTI PUR

LIRE AU LIT
 AVEC LA VEILLEUSE-PHARE
 J. DECOUDUN, 8, rue Saint-Quentin, PARIS.

... métal nickelé, lentille
 optique articulée, pro-
 jette une lumière égale
 à 3 bougies pour 3 cent.
 d'huile par nuit. Envoyé
 avec mèches pour 6 mois
 contre mandat-poste.
 Paris... 10 fr. 85
 Province... 11 fr. 90

CACAO VAN HOUTEN UNIVERSELLEMENT RECONNU
 COMME **MEILLEUR ET MOINS CHER**
 QUE TOUS LES **CHOCOLATS**

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



— Dépêchez-vous donc... nous allons chez le ministre!
 — Ben quoi!... nous arriverons...
 — Oui... quand nous arriverons il sera peut-être à Mazas!

— Je vous demande un peu si, comme comédien, je ne mérite pas doublement la croix!
 — Vous!... un simple figurant?
 — Je prends Kotonou tous les soirs!

— Dites donc... il est un peu écrasé, votre petit suisse...
 — A cause des tarifs... le patron les fait venir en contrebande... celui-ci a été passé dans un chapeau!

— Enfin... de gros capitalistes ont abusé de la confiance des gogos...
 — Le philosophe l'a tit : Que tiaple foulez-vous qu'on fasse de la confiance si on n'en abuse pas?

LAIT PUR STÉRILISÉ
 C^{ie} G^{de} DES LAITS PURS
 18, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, PARIS
 Fournisseurs exclusifs de tous les hôpitaux de Paris
 Dépôts : 95, rue Montmartre.
 163, r. Cardinet (Téléphone)
 Et Principales Pharmacies et Epiceries.

0f.30 la litre
 1f.30 le bidon

Marque déposée
GALLIA

1^{re} MARQUE **Delon** 1^{re} MARQUE

PASSAGE JOUFFROY - PARIS

DELETTREZ GROS 76, Rue d'Enghien
AMARYLLIS du JAPON PARFUM NOUVEAU
DELETTREZ DÉTAIL 5, Boulevard des Italiens

POUDRE DENTIFRICE
 DU DOCTEUR
JOHN EVANS
 41, Avenue de l'Opéra

ESS-ORIZA-BOUQUET-LYMPIA Parfumerie-Criza, L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine.

A LA MAISON DE CONFIANCE
 Horlogerie A. BARTHET, à BESANCON (Doubs)
REMONTOIRS **REMONTOIRS**
 OR TRIPLE INDÉFAISSABLES GARANTIS
 Métal... 8 fr.
 Tout argent... 15 fr.
 Hommes & Dames 25 francs
GARANTIS
 MONTRES depuis 5 fr. CHAINES, REVELLS, BIJOUX
 ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE.

CRÉDIT LYONNAIS
 19, Boulevard des Italiens, Paris
 Services spéciaux et bureaux particuliers pour la clientèle privée, française et étrangère.
 Opérations courantes de Banque et de Bourse.
 Envois de fonds dans tous pays. Garde de titres, bijoux, argenterie et malles de voyage.
Location de coffres-forts.

OFFICE DES INVENTIONS NOUVELLES
BREVETS D'INVENTION
 Directeur, A. GOOD, Ingénieur des Arts et Manufactures
70, rue de Rivoli (place de l'Hôtel-de-Ville) Paris
 (précédemment, 28, rue de Lyon)

VIN de VIAL
 AU
 QUINA, SUC de VIANDE et PHOSPHATE DE CHAUX
 Le plus ÉNERGIQUE et le plus
COMPLÈT des RECONSTITUANTS
 VIAL, 14, r. Bourbon, L'ON, et toutes pharmacies

ARGENT de SUITE sur toutes Garanties Immobilières et Immobilières. SUCCESSIONS PRETS ACHAT
 ouvertes USUFRUITS, NU-PROPRIÉTÉS, CAUTIONNEMENTS, etc.
 DE ROUVILLE, 55, Rue de Châteaudun, 55, PARIS.

PALAIS DE CRISTAL Tailleur pour Hommes
 Rue Vivienne, 25 (Place de la Bourse) PARIS
 Pantalon sur mesure, 25 f.; tout fait, 15 et 20 f.
 Costume veston sur mesure, 85 et 95 f.; tout fait, 65 f.
 Pardessus " " 95 " " 48 f.

Tailleur pour Dames
 Jaquette de dame 85 f.
 Costume cheviot 140 f.
 Manteaux fant^{me} 105 f.

Marques de fabrique. — Dépôt de Modèles. — Dessins industriels. — Traductions techniques en toutes langues.
 Vente et Achat de Brevets d'Invention. — Cession de licences
PRIX TRES MODERES
 Representation aux Expositions. Exploitation d'inventions nouvelles.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 cent.

SAMEDI 21 JANVIER 1893

51^e Année. — N^o 2604



M. JEAN CASIMIR-PÉRIER

Nouveau président de la Chambre des députés. — Photographie Ogerau.



Le roman continue. Roman d'aventures où Sa Majesté l'Argent tient le principal rôle. On ne parle plus que de millions depuis quelque temps. Dix millions, vingt millions, cinquante, cent millions. Et le Panama se chiffre par plus d'un milliard, ce qui est cher, terriblement cher, pour quelques mètres de cubes de sable. Si le père Dumas revenait au monde, il s'écrierait :

— Mais mon conte de Monte-Cristo était un pauvre diable et un pleutre, comparé à tous ces jongleurs de millions !

Et Balzac dirait :

— J'ai un peu prévu tout cela, et le siècle finit par l'exacerbation et l'hypertrophie de ma Comédie Humaine.

Vraiment, on se sent un peu troublé en ouvrant son journal, en suivant ces débats judiciaires, en entendant pour ainsi dire tinter tout cet or sous-entendu, dépensé, distribué ou gaspillé. On se sent tout petit, et, comme feu Monte-Cristo, très pauvre devant ces totaux fabuleux. Il était grand temps que la fantasmagorie prit fin. L'argent, modestement gagné n'avait plus de valeur, et tout homme qui ne dépensait pas deux cent mille francs par an semblait un misérable hère.

Comme en Amérique, il fallait être *richissime* pour être riche. Un monde bizarre, plutôt allemand que français, se superposait à notre société parisienne. On rencontrait partout, dans le monde officiel aussi bien que dans le monde des *premières*, ces individualités bizarres, traitant notre coin de terre comme un pays conquis, l'air à la fois souriant et protecteur, étrangers faisant partie, on ne savait pourquoi, du *Tout Paris*, cités par les reporters dans leurs chroniques, lognés au théâtre, regardés au Bois, portant des noms aux sonorités singulières, barons quand il le fallait, démocrates avec des mœurs de sybarites, jolis hommes, aimables et galants, et on se demandait :

— D'où viennent-ils ?

On aurait pu se demander plutôt :

— Où vont-ils ?

Quelles chutes ! Un pâle voyou, arrêté l'autre jour par un sergent de ville, lui disait de ce ton narquois des *gigolos* de Bruant :

— De quoi ! Me mettre au bloc ? Je ne suis ni député ni ministre pourtant !

Je note le mot non point parce qu'il est juste, mais parce qu'il nous révèle l'état d'âme d'en bas. Le soupçon restera dans les esprits des petits qui ne sont pas toujours, loin de là, des petits esprits. Et ce sont les bons bourgeois comme nous qui, à un moment donné, payeront les frais. On serait, en vérité, tenté de crier, comme M. de Goncourt dans sa dernière œuvre :

— A bas le progrès !

C'est une pièce de théâtre, cette dernière œuvre. On l'a donnée au Théâtre-Libre, et l'auteur a protesté, en faveur de Beaumarchais, contre le *brouillard slave* de Tolstoï et la brume de l'illustre Ibsen. M. de Goncourt ajoute qu'il a tâché de faire une œuvre ayant les qualités françaises, la clarté, l'esprit, l'ironie... Ce sont là des compliments qu'on peut bien se faire à soi-même.

Toujours est-il que voilà un essai de réaction contre le théâtre exotique à l'heure où précisément on ajoute à Henrik Ibsen un autre auteur du Nord, d'importation récente, Auguste Strindberg.

N'est-ce pas comique ? M. Victorien Sardou n'a pas le droit de se faire jouer en Amérique sous peine d'être accusé de mercantilisme, et, par haine de nos gloires et de nos qualités françaises, on nous inonderait volontiers de ces produits du Nord !

Je ne nie pas les qualités de ces maîtres du brouillard, mais elles suintent l'ennui, tandis que nos œuvres nationales sont amusantes comme notre race même, trop germanisée depuis un quart de siècle.

Charles-Quint, dans ces temps d'opprobre et de douleur. Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur ?

Ce Charles-Quint du drame, c'est le père Dumas qui, s'il revenait au monde, bouleverserait et réviserait le théâtre. Il fut l'homme-drame, comme son fils, l'auteur du *Père prodigue*, est l'homme-

comédie. Le drame !... Ce pauvre drame vient encore de perdre un de ses défenseurs, un de ses interprètes glorieux, l'excellent Dumaine, ce colosse qui porta durant si longtemps le succès à bras tendus. Il était grand, solide, avec des épaules de Porthos. Avec cela très fin, très émouvant et très cordial. Dumaine fut, pendant trente ans, le bon génie des mélodrames du boulevard, protégeant de son bras musculeux l'innocence persécutée, démasquant ou étranglant le traître au dévouement, dominant de sa voix de basse-taille les coups d'escopette ou les coups de revolver. Je le revois encore dans *Cartouche* grimpaant, du plancher au cintre, le long d'une corde lisse, aussi étonnant gymnaste qu'entraînant acteur. Et dans les *Pirates de la Saëne*, comme il faisait le coup de feu, un enfant entre ses bras, du haut d'un tronc d'arbre jeté sur un torrent ! Fenimore Cooper, Gabriel Ferry, Gustave Aymard, eussent applaudi ce trappeur invincible, et le colonel Buffalo Bill m'a paru mesquin et factice, comparé à ce cow-boy épique, le solide Dumaine. Mais où Dumaine fut vraiment admirable, aussi beau qu'un acteur peut l'être, c'est dans *Patrie* ! Il donnait au noble comte de Rysoor une allure vraiment cornélienne. La tête superbe, un torse d'Hercule moulé sous le pourpoint de velours, il y eut un frémissement d'admiration quand il apparut, au premier acte, poussé par les soldats espagnols au milieu des malheureux Flamands promis à la fusillade.

A partir de ce soir de triomphe, on se dit en parlant de Dumaine :

— Quel beau don Diègue il ferait ! Quel vieil Horace pour Camille !

Et Dumaine, en effet, semblait promis à la Comédie-Française. Pourquoi n'y entra-t-il point, pour aider ou remplacer Maubant ? Je n'en sais rien. Le drame devint peu à peu un genre délaissé par les directeurs de théâtre. Tous ces interprètes acclamés du public populaire, Lacrosonnière, Paul Deshayes, Clément Just, M^{lle} Rousseil, M^{me} Marie Laurent, Taillade, Castellano, cherchèrent leur existence soit dans des directions théâtrales, soit dans des tournées en province. M^{me} Laurent devint une bienfaitrice de tout ce petit monde d'artistes, qui compte tant d'orphelins. Et, peu à peu, ces célébrités du boulevard disparurent. On ne vit presque plus leurs noms que sur les affiches des départements ou de la banlieue.

Dumaine jouait encore, il y a quelques jours, le *Chiffonnier de Paris* au théâtre de Belleville. Où est M. Lacrosonnière ? M^{lle} Rousseil récite des poésies entre deux chansons, dans les cafés-concerts où l'on module l'élégie à la mode : *J'ai perdu ma Gigolette*, qui est comme le *J'ai perdu mon Eurymède* de cette fin de siècle et qui ferait se dresser la perruque sur la tête du bonhomme Glück. Taillade figure en se barbouillant de couleur d'ocre le roi Behanzin dans un mélodrame militaire. Voilà où en sont les interprètes du glorieux et amusant drame français ! Ah ! que M. de Goncourt a donc raison de protester au nom de Figaro et de Beaumarchais contre les nébuleuses exotiques !

En même temps que Dumaine qui fut un acteur de drame, on a enterré Henri Chabrillat, qui avait dirigé un théâtre de drame, l'Ambigu. Il avait joué sur cette scène l'*Assommoir* et *Nana*, deux succès de l'école naturaliste, et on eût pu croire qu'il y avait fait fortune. *L'Assommoir*, en particulier, devait lui avoir assuré ce que, dans *Tricoche et Cacolet*, Hyacinthe appelait la *forte somme*.

Mais, à Paris, ce diable d'argent si malaisé à gagner est très facile à dépenser. Henri Chabrillat, après avoir quitté le journalisme pour le *directorial*, quitta le théâtre pour redevenir journaliste. Il avait une verve parisienne, troussait gaiement un écho de Paris ou une chronique. Un moment, il eut une ambition politique. Il fut candidat à la députation. Candidat boulangiste, je ne sais où, en province. A Reims, je crois. Le suffrage universel, qui n'aime pas les gens d'esprit, le renvoya à ses chroniques.

Autrefois, du reste, avant de diriger l'Ambigu, Henri Chabrillat avait administré un musée de figures de cire qui lui était, je crois, venu par héritage. Ce musée, précurseur du musée Grévin, on l'avait installé au passage de l'Opéra et je me rappelle l'avoir visité. Il ne passionna pas la foule. C'était sous l'empire. Parmi les figures exposées là, on remarquait l'impératrice Eugénie visitant les cholériques à l'hôpital d'Amiens. La souveraine de cire se tenait debout et souriait, sous ses cheveux blonds, à un malade au teint verdâtre couché dans un lit de fer et enfoui sous des couvertures.

Or, un des amis de ce très aimable Henri Chabrillat, un ami qui était, s'il m'en souvient bien, le des-

sinateur Pilotell, à moins que ce ne fût le poète errant Glatigny, pria un beau jour le directeur du musée de cire de lui donner asile, n'ayant point d'appartement. Et Chabrillat d'y consentir. Le fantaisiste sans domicile venait chaque soir au musée, enlevait de son lit le cholérique au teint verdâtre, se glissait à sa place dans les draps, dormait parmi ces figures immobiles, du sommeil d'un juste harassé, et, en s'éveillant chaque matin, avait comme première caresse l'immobile et charmant sourire de l'impératrice Eugénie, impassible sous ses cheveux blonds et étendant sur le dormeur sa main de cire avec un geste de bénir.

Je crois bien que le héros de l'aventure est G. Pilotell qui, après avoir joué un rôle pendant la Commune, est aujourd'hui l'artiste-costumier attitré de la *fashion* anglaise et vient de dessiner les toilettes de mariage de l'exquise et mélancolique princesse Marie d'Edimbourg.

C'est là ce qu'on pourrait nommer le fantastique de la réalité. Un fantastique terriblement ironique. Mais quoi ! l'improbable devient de plus en plus une des lois de ce bas-monde.

Nous avons eu, par exemple, cette semaine, une expérience d'envoûtement. On sait en quoi l'opération consiste. Etant donné un ennemi vivant, on fabrique une petite statuette qui lui ressemble et on pique une aiguille dans la figurine à la place du cœur. Il paraît que cela porte malheur à la personne ainsi visée. Les lecteurs des romans d'Alexandre Dumas père (déjà nommé) se rappellent que Catherine de Médicis se livrait volontiers à ce petit divertissement avec le fidèle Ruggieri, de dramatique mémoire. On envoûtait ainsi tantôt Henri de Guise et tantôt Henri de Navarre, le Lorrain et le Béarnais. On se débarrassait d'un rival par la pensée et à distance. C'est ce qu'on eût pu déjà appeler *tuer le mandarin*.

Eh bien ! des mages modernes, le mage Papus, si je ne me trompe, et ses amis, ont envoûté un certain docteur Boullan dont ils avaient eu à se plaindre. J'ignore si l'opération a réussi, j'ignore même si le fait est vrai, mais je trouve que ce recul vers les pratiques du passé est bel et bien un signe des temps. On joue des *mystères* au théâtre, on nous donnera, à Pâques, de nouvelles représentations de la *Passion*, et l'on envoûte ses ennemis. Ces coutumes du seizième siècle donnent de la couleur à ce dix-neuvième siècle *panamisé* et il y a je ne sais quel ironique contraste entre les envoûtements et les chèques.

Mais, bon Dieu, que deviendrions-nous si les envoûtements allaient se généraliser ? Au lieu de traduire des corrompus devant M. Franqueville, on les envoûterait tout simplement, ce qui serait plus court. Mazas ne serait plus le lieu le plus *select*, l'endroit où se pourraient donner les *five o'clock* les plus distingués. L'envoûtement répondrait à tout et finirait tout.

Et puis la locution passerait rapidement dans la langue. Je propose même qu'elle y passe tout de suite :

— Est-il envoûtant !

— Vous nous envoûtez !

— Quel envoûteur !

— Quelle pièce envoûtante !

Il dépend du Sâr Peladan et du mage Papus que l'envoûtement et les envoûteurs soient décidément à l'ordre du jour.

Werther ne nous a pas envoûtés, mais il nous a charmés. Il était temps qu'une note poétique nous arrivât, dans ce concert d'actualité où l'on n'entendait guère que le grand air de la *calomnie*. Massenet a modulé une chanson d'amour et ce magicien, qui vaut bien M. Papus, a dissipé pour un moment nos soucis. Non pas que, pendant les entr'actes du duo d'amour, on n'oublât point Charlotte et *Werther* pour parler encore politique.

— On a expulsé des reptiles étrangers !

— On a bien fait !

— On voulait atteindre M. de Mohrenheim et nous séparer de la Russie !

— Oh ! les correspondants non patentés des feuilles étrangères, voilà des gens à envoûter !

Puis la sonnette nous rappelait à nos places et les soupirs de *Werther* nous arrachaient à ces tripotages et commérages...

Cependant, l'affaire du Panama continue.

L'autre jour, on fêtait je ne sais quel quantième de l'anniversaire de Molière.

— Tiens, puisqu'on cherche un *Grand Français*, disait Madeleine Brohan, qu'on donne ce titre à celui-là. Il ne le perdra jamais. Il est sûr de son affaire !

RASTIGNAC.

LA DERNIÈRE VIGNE

NOUVELLE CHARENTAISE

Suite. — Voir notre dernier numéro.

III

Labat, Godinot et Tiphon-Galaine étaient venus à Champmilon, où un avocat d'Angoulême — le leader du parti clérical — devait faire une conférence sur le phylloxéra. Ils savaient bien, comme tout le monde d'ailleurs, que la maladie des vignes n'était qu'un prétexte, et que M^e Lecoultre parlerait de toute autre chose que de la reconstitution des vignobles charentais. Il s'agirait de politique, naturellement. On en prendrait ce qu'on voudrait, n'est-ce pas? Et puis, cela flatte toujours un peu de voir que les chefs de parti se dérangent pour venir solliciter votre adhésion. Voilà pourquoi Labat, Godinot et Tiphon-Galaine, gros électeurs tous les trois, s'étaient rendus dans la grange, où l'avocat les attendait sur une petite estrade improvisée. Ils étaient là une centaine de vigneronns de Champmilon, de Breequigny, de Saint-Simon, de la Vigerie, tous venus avec la même curiosité défilante, sentant bien qu'il allait falloir se défendre, eux ignorants, contre un beau parleur, sinon plus fin, du moins plus rompu que les paysans à la gymnastique savante des controverses. Mais on verrait toujours, et là-bas, dans le pays de Charente, les têtes ne tournent pas à la première brise. Il faut, pour les émouvoir, qu'il vente fort et longtemps, et encore ne tournent-elles qu'en geignant avec un tas de résistances grincheuses et entêtées.

M^e Lecoultre, qui connaissait à merveille son auditoire de paysans, flatta d'abord très adroitement ses préjugés et ses passions, en daubant sur le gouvernement et sur les chimistes, qui voulaient sauver les vignes à grand renfort de drogues. Cet exorde lui concilia particulièrement la faveur des trois vieux de Breequigny. Et Labat, Godinot et Tiphon-Galaine applaudirent d'enthousiasme, quand l'avocat, traduisant leurs plus chères pensées, prit vigoureusement à partie les « inspecteurs du phylloxéra ». Il y eut dans la grange des ricanements féroces.

Mais tout cela n'était qu'une préparation savante destinée à amener, en le masquant, le véritable sujet de la conférence, et l'auditoire fut pris d'une sorte de malaise et d'inquiétude, quand l'orateur clérical, après avoir démontré la vanité de la science, remonta hardiment à la source première des biens et des maux et se mit à parler de l'éternel dispensateur de la fécondité et de la disette. « Dieu, messieurs... j'ai nommé Dieu! » Les trois vieux se regardèrent avec des clignements d'yeux, comprenant bien, fins et roués comme ils étaient, que l'avocat voulait les entortiller et les envoyer à la messe. Alors ils se tinrent sur leurs gardes, renfermés dans une défiance malveillante...

Mais cette hostilité soudaine de son auditoire n'avait pas échappé à M^e Lecoultre : il s'y attendait. Reculer était impossible : il n'y avait qu'un moyen de s'imposer à ce public rebelle, déjà grondeur : l'attaquer de front, et marcher sur lui, la main haute, comme un dompteur en cage... M^e Lecoultre était l'homme de ces audaces : en paroles tonitruantes, il anathématisa l'impiété des paysans, affirmant à son tour, comme le curé de Breequigny, que si leurs vignes mouraient, c'est qu'ils désertaient les églises! Et, en disant cela, l'avocat les regardait avec des yeux si terribles, les cheveux en désordre, l'écume aux lèvres, que personne n'osa souffler mot.

Les trois vieux ne se regardaient plus, honteux de leur lâcheté. Ils étaient aussi tout surpris d'entendre dire par un bourgeois, un monsieur, en fin de compte un homme comme eux, qui n'avait ni tonsure ni soutane, des choses qui semblaient réservées aux prêtres et que ceux-ci débitaient sans doute par obligation professionnelle. Aussi la parole de l'avocat trouvait-elle en eux moins de suspensions, moins de défiances en éveil. Quel intérêt personnel pouvait avoir ce bourgeois à les envoyer à la messe? Aucun. Il n'était pas marchand d'oremus. Après tout, ce qu'il disait n'était pas impossible : cela valait bien les explications à dormir debout que donnaient journellement les chimistes agricoles. Oh! suspects ceux-là!... justement suspects!...

Mais, brusquement, comme si la fatigue ou l'émotion brisait ses colères, Lecoultre, renonçant aux anathèmes, s'était mis à parler d'une voix douce et chantante, avec des lenteurs de psalmo-

die : il priait. Transfiguré par l'extase, sa face rasée de vieil acteur illuminée par la foi, les yeux levés vers les poutres énormes qui soutenaient la toiture de la grange, l'orateur demandait au ciel « un rayon de clémence et de pardon ». Et tous les auditeurs avaient, machinalement, suivi son mouvement : tous regardaient en l'air, bouche béante, comme si, à travers la toiture brusquement ouverte, ou allait voir descendre la prospérité demandée, un écoulement de grappes vermeilles, mêlées de pièces d'or... « Oui, Dieu des moissons, Dieu des pampres verdoyants, verse à la terre repentante la rosée, de tes célestes bienfaits... Les enfants de la terre ont levé vers toi leurs regards, car tu es le dernier espoir de leur détresse. Chasse donc de nos coteaux le mal mystérieux dont les frappa ta colère, et rends-nous le vin généreux de nos pères, symbole divin du sang que ton cœur a versé pour nous! »

Quand tout le monde se retira, Labat trouva un prétexte pour revenir seul à Breequigny : il prit un sentier à travers champs.

Il voulait songer à son aise, songer à toutes les choses confuses qui dansaient dans sa tête, où il sentait bien que ses vieilles idées, ses entêtements de paysan, avaient lâché prise et se mettaient à tourner avec le reste. Il allait la tête basse, le regard perdu, comme étourdi, les oreilles pleines d'une rumeur, où grondait de temps en temps les paroles de Lecoultre : « Dieu des moissons, Dieu des pampres... » ; et cette obsession s'acharnait après lui, de plus en plus impérieuse et pénétrante. Quelque chose d'étrange se passait en lui, quelque chose qu'il ne pouvait empêcher. Qu'était-ce au juste? Il n'eût pu le dire, peu habitué à s'écouter vivre et penser. Mais il avait beau se chercher, il ne se retrouvait plus, il n'était plus le même, et les idées qui l'obsédaient laissaient après elles, dans son cerveau, la sensation d'une chose qui se désagrège et s'effondre... Étaient-ce ses convictions qui s'en allaient ainsi? Ses convictions! Peuh!... un bien gros mot pour désigner les quelques entêtements dont se composait toute sa philosophie... Son incrédulité, comme celle des paysans de son âge, n'était, on le pense bien, rien de scientifique, de discuté, de réfléchi. Tous ces vigneronns avaient cessé de croire, parce que la prospérité et la richesse où ils vivaient les dispensait de recourir à la religion des souffreteux et des meurt-de-faim. Ils avaient l'impiété banale et superficielle des gens heureux. Mais le jour où la source de leur fortune serait tarie, où ils se trouveraient à leur tour en face de la vie âpre et cruelle des pays pauvres, il était à prévoir que la foi qui console et fait espérer retrouverait l'étroit sentier de leurs cœurs. Lecoultre le savait bien ; il avait pari à son heure : c'était un malin.

On était alors aux derniers jours de mars. Les vignes avaient encore leur tenue d'hiver, leur aspect funèbre de bois mort, et Labat les regardait en passant, tout anxieux, se demandant ce qui se préparait là, sous l'écorce filandreuse des souches noires, où attendait — quoi? la résurrection ou la mort? Verrait-on, comme autrefois, les bourgeons éclore, les pousses s'élançant en tous sens, folles, luxuriantes, dans un vrai gaspillage de force et de fécondité? Ou bien seraient-ce seulement quelques rares feuilles, molles et décolorées, qui trembleraient tristement au bout des branches, comme des loques de misère et de souffrance? Hélas! depuis quelques années, c'était à peu près la seule végétation qu'on vit croître sur tous les coteaux du pays, et Labat sentit son cœur se serrer, quand il arriva au Préchâlard.

Il s'assit au bord du champ, sur un talus, et regarda. Jamais il ne s'était senti si lâche et si faible devant l'incertitude de l'avenir, et les paroles de sa bru lui revinrent à l'esprit : « Le Préchâlard se crève à son tour. » L'année dernière, il est vrai, en dépit des sinistres taches jaunes, le clos s'était assez bien comporté, la récolte avait été passable. Labat avait fini par reprendre confiance dans la vitalité de sa vigne. Cette confiance, il ne la retrouvait plus aujourd'hui. Était-ce la faute de M^e Lecoultre, dont la voix de comédien pleurait encore à ses oreilles, à présent plus triste et plus décourageante dans l'éloignement du souvenir? Mais il ne pouvait plus se défendre contre les pressentiments les plus sombres : il voyait déjà sa vigne flétrie, morte, puis, à l'hiver, les ceps arrachés, jetés au feu, et il répétait, en se frappant les genoux, sa plainte habituelle :

— Ah! misère! misère!

Des larmes lui montaient aux yeux, des larmes de douleur et de rage, car la perte du Préchâlard c'é-

tail, en même temps qu'un deuil de toute sa tendresse, une humiliation qui désespérait son orgueil. Il avait tant fait le vantard, le fanfaron, avec sa vigne! Il en avait tant étourdi le pauvre monde d'Hiersac à Châteauneuf! Le phylloxéra? Des bêtises! des inventions! des contes! Le dépérissement de ses autres vignes avait bien rabattu sa jactance, il avait fallu parler plus modestement de ce mal mystérieux, dont les ravages n'étaient que trop certains. Mais le Préchâlard tenait bon, sans doute préservé par le talisman du diplôme, toujours vert et vigoureux, accablé sous le luxe de ses grappes sombres, aux reflets bleus, et l'orgueil tenace du vieux s'était réfugié là, dans ce vignoble qui rappelait la page glorieuse de sa vie, le triomphe du comice de 67...

Ah! que n'eût-il pas fait pour sauver sa vigne, pour être sûr qu'elle reverdirait encore, lançant de tous côtés en flèches de verdure ses pousses triomphantes? Alors il sentit qu'il lui venait des idées lâches... Pourquoi n'essaierait-il pas? Que risquait-il après tout? Et pendant quelque temps il suivit docilement son idée, car il s'y habitait déjà, et faisait bon ménage avec elle ; mais il s'arrêta brusquement, car son idée l'avait conduit là-bas, à Breequigny, à la porte de la petite église romane, et il se voyait entrer la tête basse, au milieu des gens qui ricanent. Ah! ça, jamais de la vie!

Le vieil impie se redressa tout d'une pièce et partit. Il rentra tout droit à la maison, marchant à grands pas, la tête haute, avec des airs vainqueurs. Comédie! la brèche était faite...

IV

Labat avait fini par trouver une combinaison qui lui permettrait de faire son coup à la sourdine et de gagner les faveurs du ciel sans paraître démentir son passé. Qu'avait-il besoin d'aller « comme un Ravenaut » à l'église de Breequigny, et de faire savoir à tout le monde qu'il capitulait à son tour, qu'il avait, comme tous les vieux entêtés de là-bas, cette lâcheté finale, qui courbe les plus fiers? N'avait-il pas chez lui, dans sa maison, une petite chapelle, où Dieu avait l'habitude de s'entendre prier tous les jours? — La chambre de Mariette, parbleu!

Il l'avait entrevue parfois, en passant dans le corridor du premier, quand sa belle-fille époussetait les globes et les feuilles de papier doré qui paraient la cheminée comme un autel ; il avait eu la vision rapide d'une statue de la Vierge toute blanche, avec une écharpe bleue, et, au-dessus, un petit crucifix en bois, très simple. Il n'en savait pas davantage, car, dès que Mariette entendait son pas, elle fermait la porte, de peur que le vieux ne vint là jeter quelque gros juron, dont la sainteté de sa chambre eût été salie. Toujours elle en portait jalousement la clé dans sa poche, et Labat dut rêver longtemps au moyen de forcer cette porte si bien gardée...

Dans un chai il y avait un dépôt de ferraille, où gisaient pêle-mêle des serrures, des outils brisés, des clés rouillées ; ce fut là qu'il trouva son affaire — une petite clé qui ouvrait la chambre de Mariette.

Il y entra pour la première fois un jour qu'elle était allée à l'église de Breequigny, pour un office. Il fut tout surpris de la propreté dévote de cette petite chambre, qui le rendit tout de suite respectueux, presque timide, avec ses rideaux blancs au lit et à la fenêtre, son parquet luisant, frotté d'ibles verts, ses bouquets en papier doré sous des globes, sa grande Vierge chaste, les bras croisés sur sa poitrine plate, et puis, ce qu'il n'avait pas vu, deux bénitiers en biscuit, avec chacun un ange aux ailes éployées. Il regarda curieusement les menus objets de piété déposés dans des soucoupes, dans des verres à fleurs, gagnés aux loteries de campagne. Il y avait là des chapelets de toute sorte, donnés par les sœurs de son couvent, par des amis retour de Lourdes, des statuettes, des scapulaires, et surtout des médailles, des médailles... Labat sentit qu'il s'appropriait avec toutes ces choses, qui naguère suffisaient à l'enrager, lui poussant aux lèvres l'écume des blasphèmes.

Il se retira, en marchant très doucement, non pas qu'il eût peur d'être entendu — il était bien seul — mais parce que le silence lui semblait commandé par toute cette blancheur de linges et de plâtres. Il partit, sans avoir exécuté son projet, reprit au dernier moment d'une gêne cruelle, qui arrêta les mots sur ses lèvres ; non, ce ne serait pas pour cette fois : il ne voulait pas encore...

(A suivre.)

ERNEST RIVAUC.

LE PROCÈS DU PANAMA

Les audiences succèdent aux audiences, et l'on n'est pas encore au bout! L'affaire marche, cependant, mais lentement, embarrassée par les mille détails d'une procédure qui a coûté tant de peine à échafauder à M. le conseiller Prinet, flanqué de l'expert Flory, qu'on peut considérer assez justement, en l'espèce, comme une sorte de *Deus ex machina*!

On peut se rendre compte du travail du magistrat-instructeur en voyant le défilé des témoins qui se présentent tour à tour devant M. le premier président Périvier et ses assesseurs, et dont les dépositions, hérissées de chiffres pour la plupart, de détails savamment techniques, ne réussissent pas à faire lâcher pied aux auditeurs attirés par le spectacle de « puissants



M. ROUSSEAU

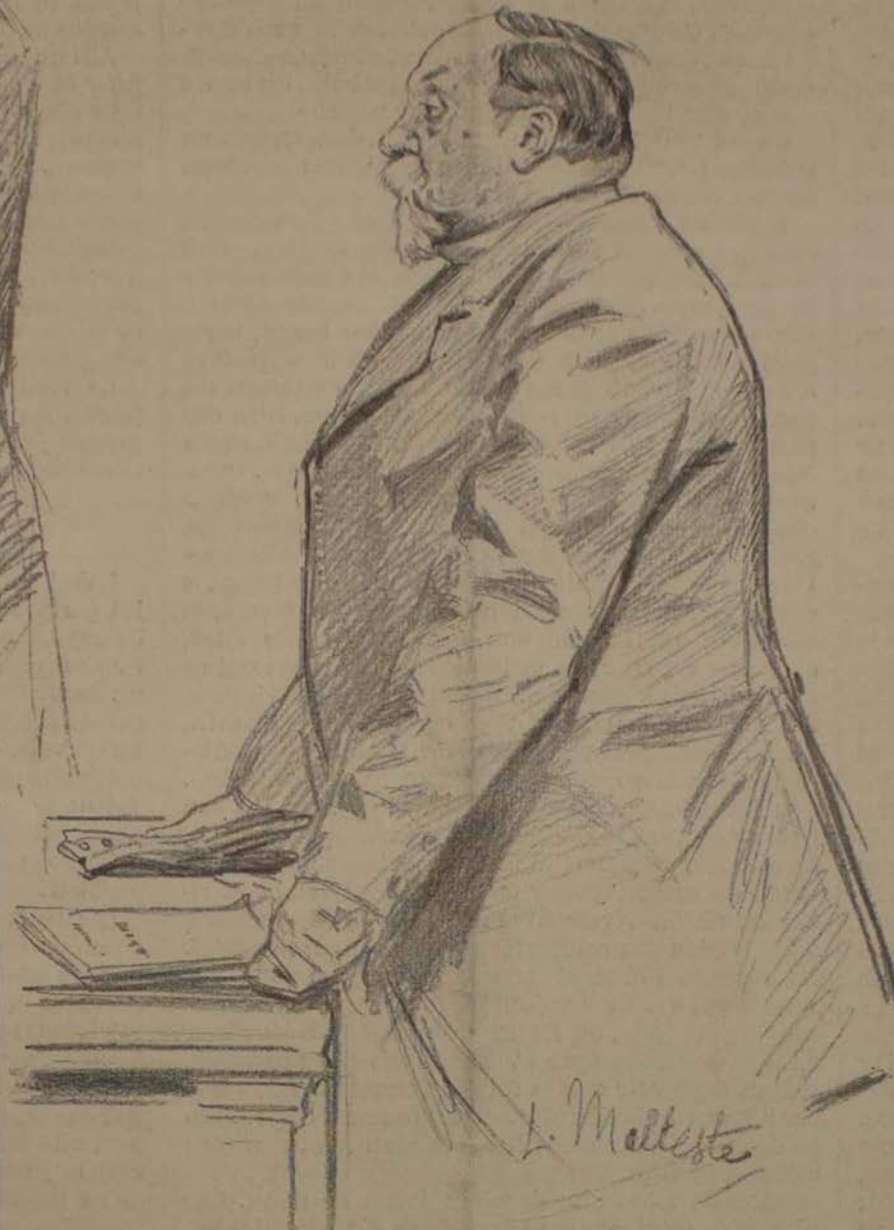
de ce monde » aux prises avec la Justice. Voici M. Monchicourt — le liquidateur judiciaire actuel de la Société de Panama — qui apporte aux juges le résultat de ses observations personnelles.

Tout rond, avec une sorte de bonhomie de colosse bienveillant, il expose, sur le ton simple d'une discussion d'affaires, comment la Compagnie aurait pu, aurait dû s'arrêter, dès les premiers pas, et comment M. Ferdinand de Lesseps, avec « sa foi aveugle en son étoile », l'a poussée en avant, toujours et toujours, malgré les déceptions accumulées.

Et l'on sent, dans ses paroles, comme une intime indulgence pour celui qu'on s'était accoutumé à appeler le « Grand Français ».

La même note se retrouve dans les explications de M. Rousseau, toutes vibrantes de loyauté, et qui donnaient à son témoignage on ne sait quelle allure militaire qu'accentue encore sa taille droite et fière, sa physionomie martiale.

L'ingénieur distingué que le gouvernement envoya à Panama, en 1885, pour faire un rapport sur l'état des travaux, ne cache point son sentiment. Le canal à niveau était inexécutable : le canal à



M. MONCHICOURT

1886 que 600 millions suffiraient. Le souvenir des larges rémunérations qui ont récompensé ses services, en lui inspirant le désir explicable de ne pas apporter contre ses anciens chefs un argument à la prévention, lui suggère de subtiles distinctions... « C'était son appréciation, c'est vrai! Mais on n'avait pas fait d'études à fond, et, de bonne foi, la Compagnie pouvait croire à la nécessité de dépenses moindres! » Et M. Dingler quitte la barre, avec l'empressement d'un homme qui échappe à une situation désagréable.

Mais tous les regards se dirigent avidement vers la porte d'entrée des témoins. C'est M. Hugo Oberndoerffer, le banquier israélite, qui a touché, comme syndicaire, 1,600,000 francs, et deux millions comme « inventeur » de la société civile de garantie des valeurs à lots.

Petit, chauve, la mine fûtée, avec son accent légèrement tudesque, il expose, sans se laisser le moins du monde troubler par les rebuffades du Président, les conditions dans lesquelles il a « opéré ».

Mais les témoins sont entendus, et M. l'avocat général Rau prend la parole.

L'organe du ministère public jouit au Palais d'une réputation méritée de juriconsulte. Et cette réputation, il est visible, dès le début de son réquisitoire, que ces mémorables débats la confirmeront. Laissant résolument de côté les hors-d'œuvres brillants, les développements purement oratoires, il entre tout de suite en plein cœur de la question par un exposé d'une extrême simplicité, avec une méthode sûre, qui se joue des chiffres et des détails techniques, groupant ses arguments avec une logique serrée. A mesure qu'il avance dans ses démonstrations, sa voix sourde s'éclaircit, et quand, debout, dans une péroraison très chaude, il réclame le châtiement des « coupables », une sorte de transfiguration s'opère en lui.

Ce n'est plus le juriste froid qui raisonne et veut convaincre, c'est le représentant de la vindicte publique qui brandit le glaive de la loi!... A. B.



M. DINGLER

écluses était seul possible. Mais comment faire admettre ces conclusions à M. Ferdinand de Lesseps? « Il était encore dans l'apothéose que lui avait valu Suez, et pour lui il n'y avait pas d'obstacles invincibles. Vouloir, c'était pouvoir! »

M. Rousseau déplore cet aveuglement, mais il n'en est pas moins ému en songeant à ce que son « erreur » coûte aujourd'hui au « vieillard illustre. »

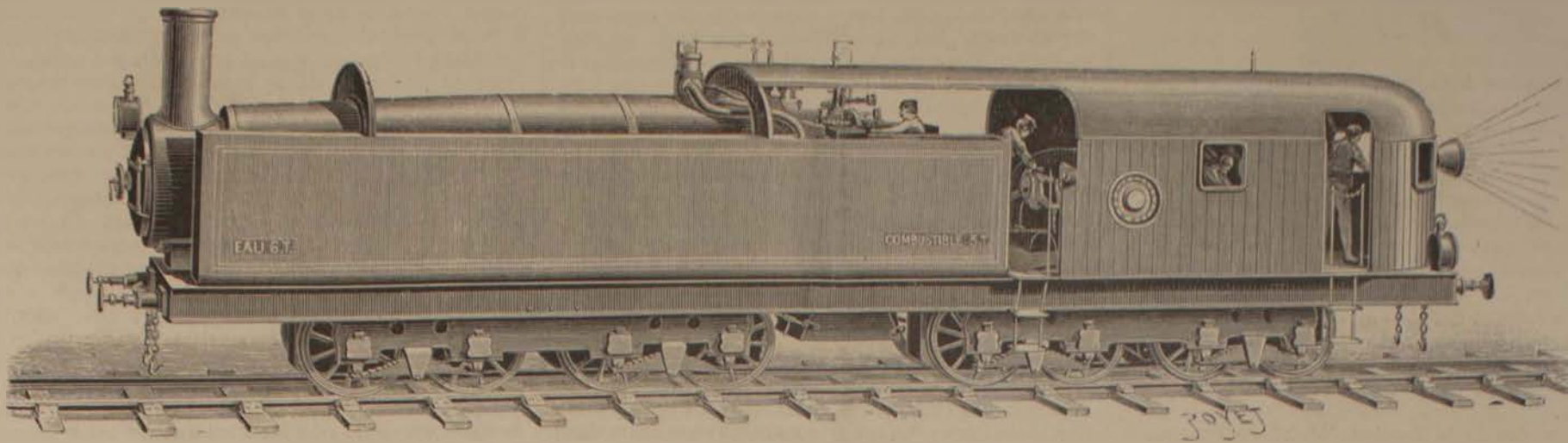
Les traits anguleux et durs, avec son épaisse moustache grise, un pince-nez campé solidement sur son nez proéminent, M. Dingler paraît ensuite, et, dès les premiers mots, son attitude trahit un certain embarras. Songez donc! Ingénieur-conseil de la Compagnie pendant plusieurs années, il a évalué à deux milliards la somme nécessaire pour la construction du canal à niveau. Et il faut mettre d'accord cette appréciation avec la déclaration des administrateurs annonçant en



M. HUGO OBERNDOERFFER

L'avocat général Rau lisant son réquisitoire.

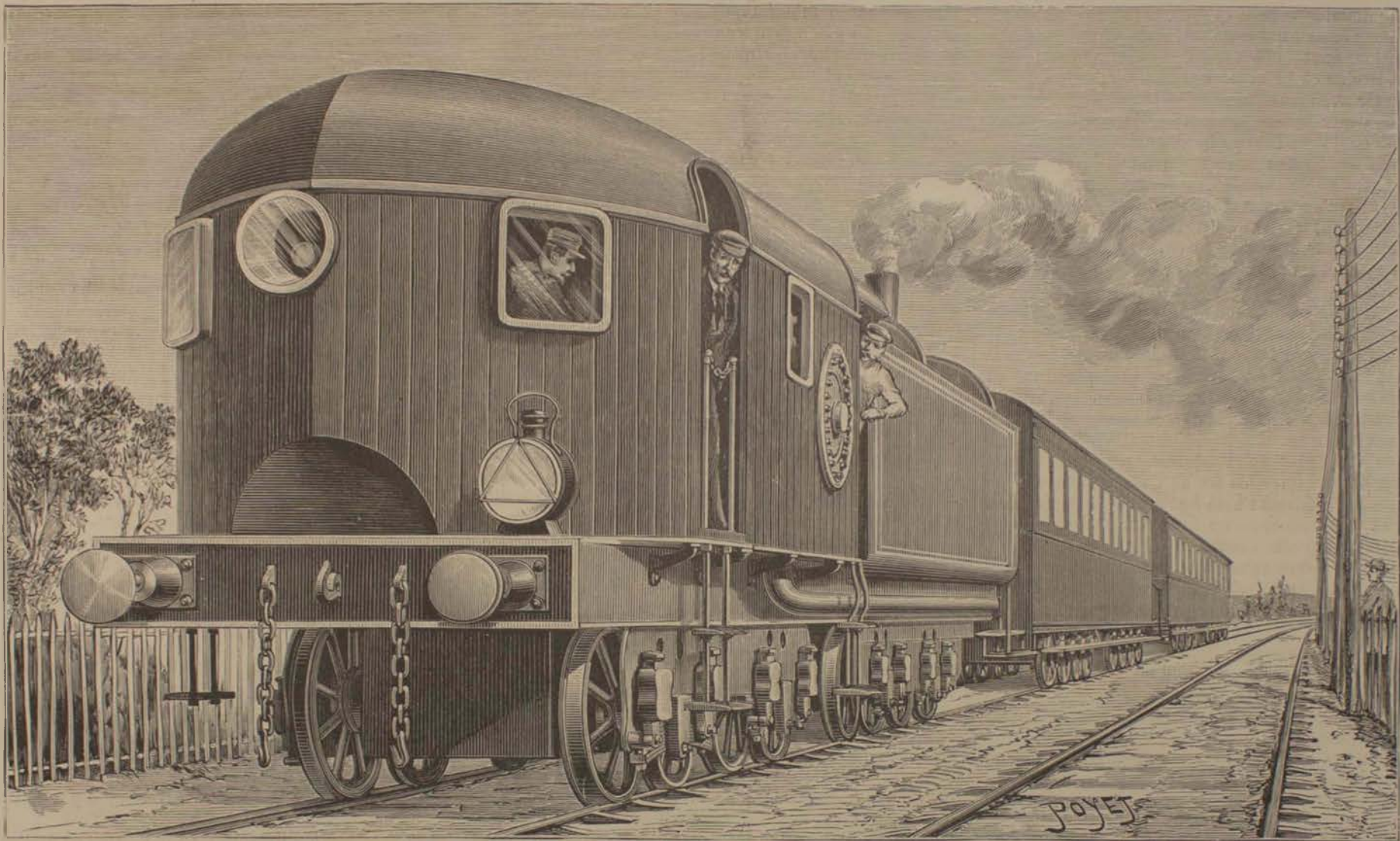
LES TRAINS ÉLECTRIQUES



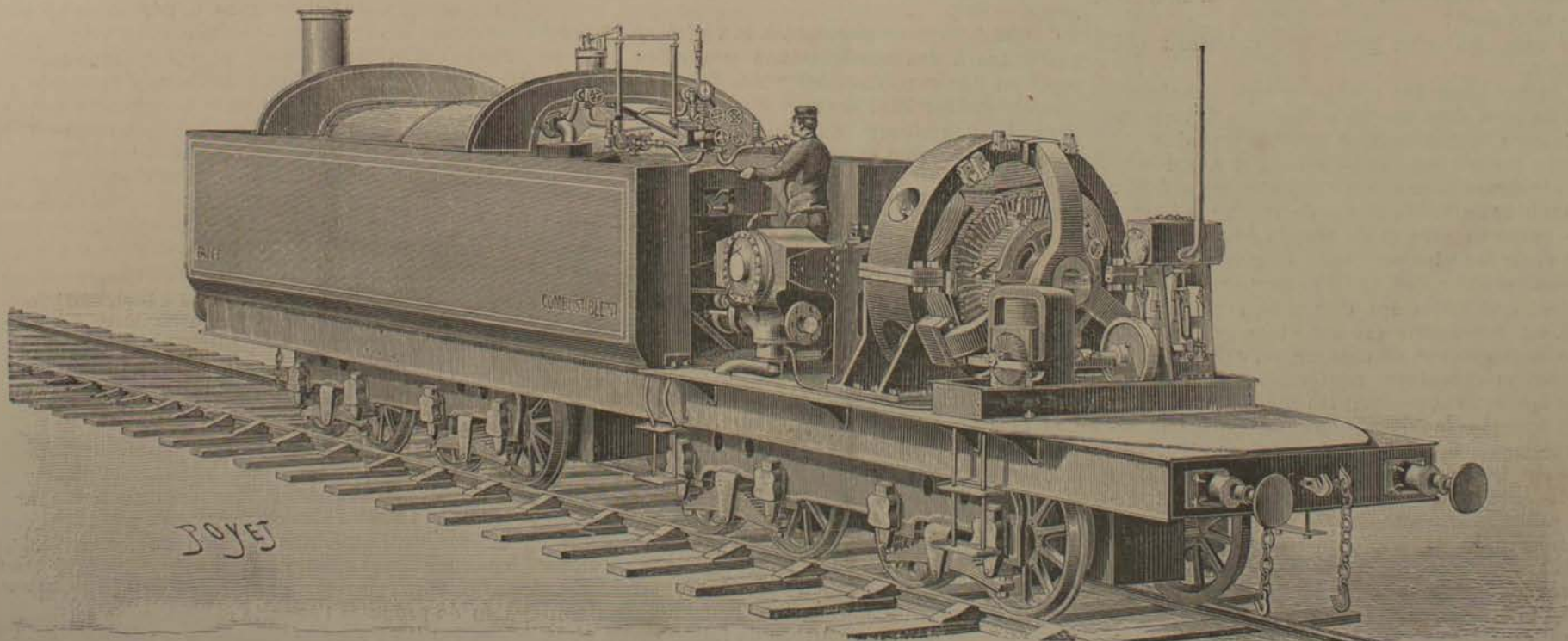
Arrière de la machine.

La locomotive électrique J.-J. Heilmann.

Avant de la machine.



Un train électrique en marche.



Vue de la locomotive électrique, la caisse-abri étant enlevée et montrant le détail des appareils électriques moteurs.

LA LOCOMOTIVE ÉLECTRIQUE

La locomotive à vapeur, en modifiant et resserrant, de toutes parts, les relations humaines, a produit une merveilleuse révolution pacifique au début de notre siècle. Il semble que la locomotive électrique, actuellement à l'étude dans presque tous les pays du monde, doive nous faire assister, au déclin de ce même siècle laborieux, à une modification nouvelle et non moins importante peut-être. Les expériences sont en cours : nos ingénieurs, nos électriciens, les Compagnies de chemins de fer, entrent résolument dans la réalisation pratique. Le moment est venu, si l'on veut pouvoir suivre, en connaissance de cause, ce qui va se produire, de jeter un bref et exact coup d'œil sur l'état de la question.

L'application de la traction électrique aux tramways, qui ne sont pas autre chose, en somme, que des chemins de fer sur routes, quoique toute récente, est en énorme progrès. Aux États-Unis, la moitié des tramways en sont déjà munis ; en Angleterre, le développement est rapide ; en France, nous ne sommes encore qu'au début, mais d'intéressantes applications sont en cours, et ce mode de locomotion propre, rapide et économique, lorsque l'on sait bien s'en servir avec les organes électriques actuels qui sont remarquablement perfectionnés, a acquis droit de cité à Paris qui fut son berceau scientifique.

De la traction des tramways par l'électricité à celle des trains de chemins de fer proprement dits, il n'y avait qu'un pas à franchir et les électriciens l'ont hardiment franchi. Un petit chemin de fer électrique existe déjà à Londres.

En Belgique, un chemin de fer électrique est projeté entre Bruxelles et Auvers.

Aux États-Unis, à l'occasion de l'Exposition de Chicago, la Compagnie du Chicago and Saint-Louis Electric Railway a fait également une étude complète de la traction électrique entre Saint-Louis et Chicago sur 420 kilomètres de distance.

En France, trois importantes études expérimentales sont en cours. M. J.-J. Heilmann a fait préparer tous les éléments de l'application qui doit être faite par les chemins de fer de l'Etat ; il en a communiqué les éléments à la Société des ingénieurs civils, et il a construit un matériel d'expériences.

La Compagnie du chemin de fer du Nord a fait une étude du même genre très étendue ; elle a construit aussi un matériel expérimental sous la savante direction de son éminent ingénieur en chef, M. A. Sartiaux.

A la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, MM. H. Bonneau, sous-chef de l'exploitation, et E. Desrozières, ont jeté également les bases de cette modification profonde et imminente dans les procédés de traction.

Nous allons en examiner sommairement les principes, en commençant par ce qui a été fait en France.

Quels sont les avantages de la traction électrique ? Pourquoi songe-t-on à la substituer à la traction par la vapeur ?

Telles sont les deux premières questions qui s'imposent.

Sans entrer dans des considérations techniques ardues, on peut dire que la locomotive à vapeur, telle que nous la connaissons, est une machine qui produit un *travail constant*, c'est-à-dire à peu près toujours le même, pour donner une *vitesse variable*. Il faut tenir échauffée la masse de vapeur qui constitue le ressort élastique au moyen duquel on fait aller et venir les pistons, lesquels communiquent le mouvement aux roues, et cela soit que l'on monte les pentes, soit qu'on les descende, soit que l'on s'arrête. La locomotive est donc une grande gaspilleuse de charbon et de chaleur, ou calories ; elle est comme un cheval qui mangerait constamment pendant le travail et pendant les arrêts. On dépense ainsi 3 kilogrammes de charbon environ par cheval-vapeur transmis aux essieux d'une locomotive. Prenons ce charbon, brûlons-le dans une station d'où l'on enverra le courant électrique moteur à la locomotive seulement au moment de l'utiliser : bien que le *rendement dans ces conditions* ne soit que de 60 0/0, nous ne dépenserons plus que 1 kil. 83 de charbon par cheval-vapeur transmis aux essieux.

Tel est le premier avantage de la traction électrique ; il consiste à ne dépenser de la force motrice que lorsqu'on en a besoin, et utilement. Ne pourra-

on pas aussi, en admettant que nos trains soient mus par des moteurs électriques, utiliser les déclivités de la voie que l'on a tant de peine à gravir ? Certainement. En descendant les pentes, on fera travailler les moteurs électriques comme générateurs électriques, et l'on récupérera ainsi une partie de l'énergie dépensée à la montée, au lieu de la dissiper sous forme de chaleur perdue dans le frottement des freins.

La traction électrique, dès que l'outillage électrique, machines et accumulateurs, sera suffisamment perfectionné, sera donc le procédé de traction économique par excellence ; premier avantage.

Mais ce n'est pas le seul.

L'avantage au point de vue de la vitesse à réaliser est certain.

En effet, les moteurs électriques ou dynamos qui donnent le mouvement aux essieux des locomotives sont directement enflés sur eux comme des anneaux : ils y sont *calés*, suivant l'expression des techniciens. Envoyez le courant électrique dans ces dynamos, elles tournent en entraînant l'essieu avec elle. Chaque essieu, non seulement de la locomotive, mais encore de chaque wagon, peut et même doit, pour que le système soit complet, porter sa dynamo motrice. Et alors, retenons bien ce principe : la *vitesse du train électrique est théoriquement illimitée*. Illimitée ! on a bien lu : car cette vitesse dépend directement du nombre de tours de la dynamo qui fait corps avec l'essieu, et comme cette dynamo peut tourner à 1,500, 2,000, 5,000, 10,000 tours par minute, il n'y a qu'à conclure.

Rassurons-nous ! Nos ingénieurs et nos électriciens n'ont point, à l'heure actuelle, la prétention de nous lancer dans l'espace à la vitesse d'un obus. Ils se contentent modestement de projeter d'augmenter de moitié la vitesse moyenne de nos trains rapides, laquelle varie entre 60 et 80 kilomètres à l'heure. On franchirait, par exemple, en 9 heures, la distance de Paris à Marseille, soit 862 kilomètres, qui demande actuellement 15 heures avec nos lourds express ; on irait aisément de Paris à Nice en 12 heures au lieu de 22, de Paris à Lyon en 5 heures au lieu de 9, etc. Cela ne représente pas même une vitesse de 100 kilomètres à l'heure : c'est la vitesse électrique « de père de famille ». Mais supposons nos voies renforcées, notre matériel électrique complet, on pourra encore aisément, pratiquement, — pratiquement, nous l'affirmons, — doubler cette vitesse et mettre Paris à 2 heures et demie de Lyon, à 4 heures et demie de Marseille, à 1 heure et demie de Bruxelles, à 7 heures de Vienne, à 14 heures de Saint-Petersbourg, à 16 heures de Constantinople. Constantinople ne sera pas plus éloigné de Paris que n'en est maintenant Marseille, le jour où l'express électrique développera ses 200 kilomètres à l'heure.

Les avantages principaux de la traction électrique sont donc, en premier lieu, la vitesse et l'économie. Elle en présente bien d'autres ; la simplicité du mécanisme, le renversement de marche et l'arrêt presque instantanés, la suppression des réservoirs d'eau et des dépôts de charbon, l'éclairage brillant et peu coûteux des trains, la possibilité d'utiliser les chutes d'eau aux abords des voies ferrées pour fournir à la traction l'énergie électrique nécessaire. En un mot, ni force gaspillée, ni dépense inutile, ni temps perdu.

Ces avantages ne pourront à la vérité se réaliser que grâce à des modifications profondes dans le matériel fixe et roulant des voies ferrées ; des capitaux considérables devront être mis en jeu avec garantie et prudence : quoi qu'il en soit, le résultat final est favorable et certain.

Mais l'accident de chemin de fer électrique ? diront nos lecteurs. Aux vitesses vertigineuses que vous indiquez, ne sera-t-il pas continu, varié, désastreux ? Nullement, d'après tout ce que nous indiquent la théorie, d'une part, les expériences déjà faites à ce sujet, d'autre part.

En effet, chaque essieu du train électrique, sous sa forme finale et logique, portera, nous l'avons dit, son moteur ou machine-dynamo. Le train, muni d'un avant- bec et sans espace entre les wagons qui puisse donner prise au vent, formera donc un tout homogène, complet, avec *adhérence totale* de toutes les roues sur les rails. Au lieu de la masse roulante actuelle qui se tord, serpente et bondit, répercutant et accentuant les mouvements du pesant mécanisme de la locomotive à vapeur, le train électrique filera, collé sur ses rails, comme un seul wagon. Sauf dans les courbes de faible rayon où la force centrifuge intervient pour arracher le véhi-

cule de sa voie — et l'on en sera quitte, alors, pour ralentir — le train électrique n'a, par le fait, aucune raison plausible pour dérailler. Ce qui occasionne le plus généralement les déraillements dans les systèmes à vapeur, ce sont le *roulis*, le *tangage*, le *lacet* et le *recul* de la locomotive, mouvements anormaux dus aux lourds pistons qui vont et reviennent dans leurs cylindres, aux bielles qui montent et descendent, aux roues qui frappent les rails, à l'énorme masse enfin de la locomotive qui, avec son centre de gravité placé très haut, sa provision d'eau qui remue, la charge en charbon du tender variable sans cesse, galoppe et se secoue avec des soubresauts brusques qui se propagent dans tout le train.

Il est donc probable, certain même, que l'on aura infiniment moins de chances de dérailler avec le matériel électrique que l'on nous prépare qu'avec le matériel à vapeur actuel.

Restent les tamponnements, c'est-à-dire la désagréable perspective d'être rejoint en route par un train électrique qui se jette sur le vôtre à la vitesse de 150 kilomètres à l'heure et vous « téléscopie », comme disent les Américains. Dans ce cas encore, nous nous montrerons rassurés *a priori*. D'une part, en effet, nos trains seront munis, par leur nature même, de freins électriques d'une puissance telle qu'ils pourraient, à la rigueur, s'arrêter net sur place, ce dont on n'aura garde, d'ailleurs ; mais enfin, jamais véhicules n'auront été plus puissamment et plus aisément freinés. D'autre part, au moyen d'une distribution de courant électrique aisée à imaginer, on pourra vraisemblablement, d'une station quelconque de la ligne envoyer au train, sans le consulter, un courant électrique qui l'avertira, le ralentira, ou l'arrêtera en route s'il s'obstine à courir sur celui qui se trouve arrêté devant lui ou que l'on a intempestivement laissé passer devant. Ce sera le *block-system* absolu, complet et victorieux.

Comment réalisera-t-on le train électrique dont nous venons d'énumérer les avantages divers ?

Trois systèmes se présentent.

1° Le courant électrique nécessaire à la traction est produit directement sur la locomotive électrique elle-même au moyen d'une machine à vapeur et de la chaudière.

C'est le système de M. J. J. Heilmann, qui va être essayé sur les chemins de fer de l'Etat.

2° Le courant électrique est fourni à la locomotive électrique par des accumulateurs qu'elle transporte avec elle et qui ont été chargés au départ dans une station fixe. C'est le système de la Compagnie du Nord étudié par M. A. Sartiaux.

3° Le courant électrique à haute tension, produit dans des stations électriques le long de la voie, est envoyé à la locomotive soit par les rails, isolés à cet effet, soit au moyen de conducteurs fixes placés le long de la voie. La locomotive recueille le courant au moyen de balais frottant sur les conducteurs. C'est le système étudié en principe pour la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée par MM. A. Bonneau et Desrozières.

Nous allons les examiner tour à tour, et disons-le tout d'abord, ce sera sans aucun parti pris. Tous ces divers systèmes présentent, chacun en ce qui le concerne, des avantages et des inconvénients : nous les mettrons en évidence avec une indépendance technique complète et une estime égale pour les efforts des ingénieurs distingués auxquels sont dues les recherches sur cette importante question. Disons plus : nous ne serions nullement surpris qu'ils fussent simultanément mis en pratique au cours de cette révolution considérable dans l'art des transports sur les voies ferrées. Il en sera vraisemblablement de ces différents systèmes comme des différents systèmes de locomotives à vapeur perfectionnées, à deux cylindres, à quatre cylindres ou compound, à crémaillère ou à fortes adhérences pour les grandes déclivités, à charbon ou à huile minérale, que nous voyons circuler, à l'heure présente, sur les différents réseaux du monde.

La locomotive électrique de M. J.-J. Heilmann. — Nous donnerons, tout d'abord, une description sommaire de la locomotive électrique de M. J.-J. Heilmann qui va être expérimentée sur les chemins de fer de l'Etat. Nos dessins en feront aisément comprendre l'organisme.

Cet appareil repose sur le principe suivant : Au lieu de produire l'énergie électrique, c'est-à-dire le courant électrique nécessaire à la traction, dans des machines fixes placées le long de la voie et de l'en-

voyer au mécanisme de la locomotive par des conducteurs, on la produit sur la locomotive elle-même qui constitue, par le fait, une petite usine ambulante d'électricité.

La machine à vapeur du système Brown, placée sur la locomotive, fait tourner directement une machine dynamo à *excitatrice* séparée qui produit le courant électrique. On appelle *excitatrice* une petite machine électrique à courant continu qui sert à amorcer, en quelque sorte, la grosse machine dynamo principale.

Voilà le courant produit. On l'envoie, dès lors, dans les machines dynamos calées sur les essieux, soit de la locomotive seule si l'on se contente de lui faire traîner des wagons ordinaires, soit de tous les wagons si, comme cela aura lieu finalement, tous les wagons du train sont automoteurs, c'est-à-dire, s'ils ont une machine dynamo *réceptrice* calée sur chacun de leurs essieux.

Dès que le courant est lancé, toutes les réceptrices se mettent à tourner en vertu du principe de la *réversibilité* des machines électriques. Il a été mis en évidence par M. Hippolyte Fontaine, à l'exposition de Vienne, en 1873. Rappelons-le brièvement. Il consiste en ceci : toute machine électrique produisant un courant électrique par sa rotation a deux pôles comme une pile électrique, c'est-à-dire, deux bornes auxquelles vient aboutir le courant produit. Prenons une autre machine électrique toute semblable à la première comme construction et comme disposition : relier par des fils conducteurs en cuivre les bornes de la première machine avec les bornes correspondantes de la deuxième ; celle-ci se met tout aussitôt à tourner quand l'autre tourne, s'arrête quand l'autre s'arrête, repart quand l'autre repart, à la même vitesse, dans le même temps, avec la seule réduction de puissance que comportent les pertes et les frottements des organes électriques. Tel est le principe de la réversibilité des machines électriques. On ne peut pas l'ex-

pliquer, mais on l'a constaté et on l'utilise. Il va sans dire que le courant produit par une grosse machine peut être utilisé dans plusieurs petites machines semblables à elle : il peut être aussi emmagasiné dans des accumulateurs électriques dont le groupement, en batteries, a des pôles ou bornes comme une machine et qui servent de réservoir de force, ou énergie, dont on se sert au moment voulu.

Toutes les locomotives électriques reposent sur ce principe qui est la base de la rénovation actuelle de la mécanique par l'électricité.

La locomotive de M. Heilmann a la forme d'une caisse fermée, terminée en forme de proue à l'avant, comme le montrent nos dessins. Il faut bien remarquer que la locomotive marche avec le tuyau *en arrière*, à l'inverse des locomotives à vapeur. La caisse montée sur deux trucks ou *bogies*, à 4 essieux, contient les machines qui produisent l'électricité, c'est-à-dire une chaudière, une machine à vapeur et une machine dynamo-électrique. Chacun des essieux des bogies porte un moteur électrique rotatif. La machine est donc à *adhérence totale*, c'est-à-dire que tous les essieux travaillent pour l'entraîner : elle ne peut glisser *en patinant* sur les rails et *démarré* instantanément. Articulée sur ses bogies, la caisse ne reçoit des chocs que très atténués pendant la marche et peut franchir les courbes sans risquer de dérailler aux grandes vitesses.

On nous dira : « Mais il est absurde de produire de la vapeur sur une locomotive, pour la transformer ensuite en électricité, ce qui constitue une perte, puis de transformer cette électricité en force motrice, ce qui constitue une nouvelle perte de rendement. Il semble que cela revienne à monter sur le dos d'un cheval après l'avoir attelé à une voiture. » Ce serait une erreur que de raisonner ainsi. En effet, la chaleur dégagée par la combustion de la houille dans le foyer est mieux utilisée sous forme

d'électricité que lorsqu'on la puise directement dans la vapeur agissant sur les pistons de la locomotive. On peut la régler exactement. De plus, on peut atteindre de plus grandes vitesses et économiser ainsi le temps pendant lequel les locomotives à vapeur chauffent inutilement ; enfin, on ne consomme pas une énorme quantité de chaleur coûteuse à remuer des bielles, des manivelles, des roues énormes dont les chocs et les frottements absorbent une grande partie de la force motrice.

Le système préconisé par M. J.-J. Heilmann est donc intéressant et logique. Il permettra certainement, sans modifier grandement les voies, de réaliser les vitesses moyennes de 90 à 100 kilomètres à l'heure.

Un de ses avantages, et aussi son inconvénient principal, est de brûler du charbon et de vaporiser de l'eau sur la locomotive électrique même. L'auteur, en étudiant cette disposition, s'est proposé d'utiliser l'énorme matériel de wagons qui existe sur nos voies ferrées : il projette, par la suite, d'atteler à la locomotive électrique des wagons spéciaux dans lesquels chaque essieu portera également une machine électrique réceptrice.

La machine d'essai, dont nous donnons les dessins, n'est donc point encore définitive ; mais les expériences auxquelles elle sera soumise sur le réseau de l'Etat seront des plus instructives et la feront certainement entrer dans le domaine de la pratique proprement dite. Ces expériences seront suivies avec le plus grand intérêt.

Nous examinerons maintenant les deux autres systèmes, l'un à la Compagnie du Nord, l'autre à celle de Paris-Lyon-Méditerranée, et nous dirons ce qui se prépare d'analogues dans les pays étrangers. La création de la locomotive électrique est assurément un des grands épisodes de l'histoire industrielle moderne : il faut se féliciter de voir la France à la tête de ce mouvement.

MAX DE NANSOUTY.



COSTUME DE M^{me} CHAUMONT, AU 2^e ACTE



COSTUME DE M^{me} CHAUMONT, AU 3^e ACTE

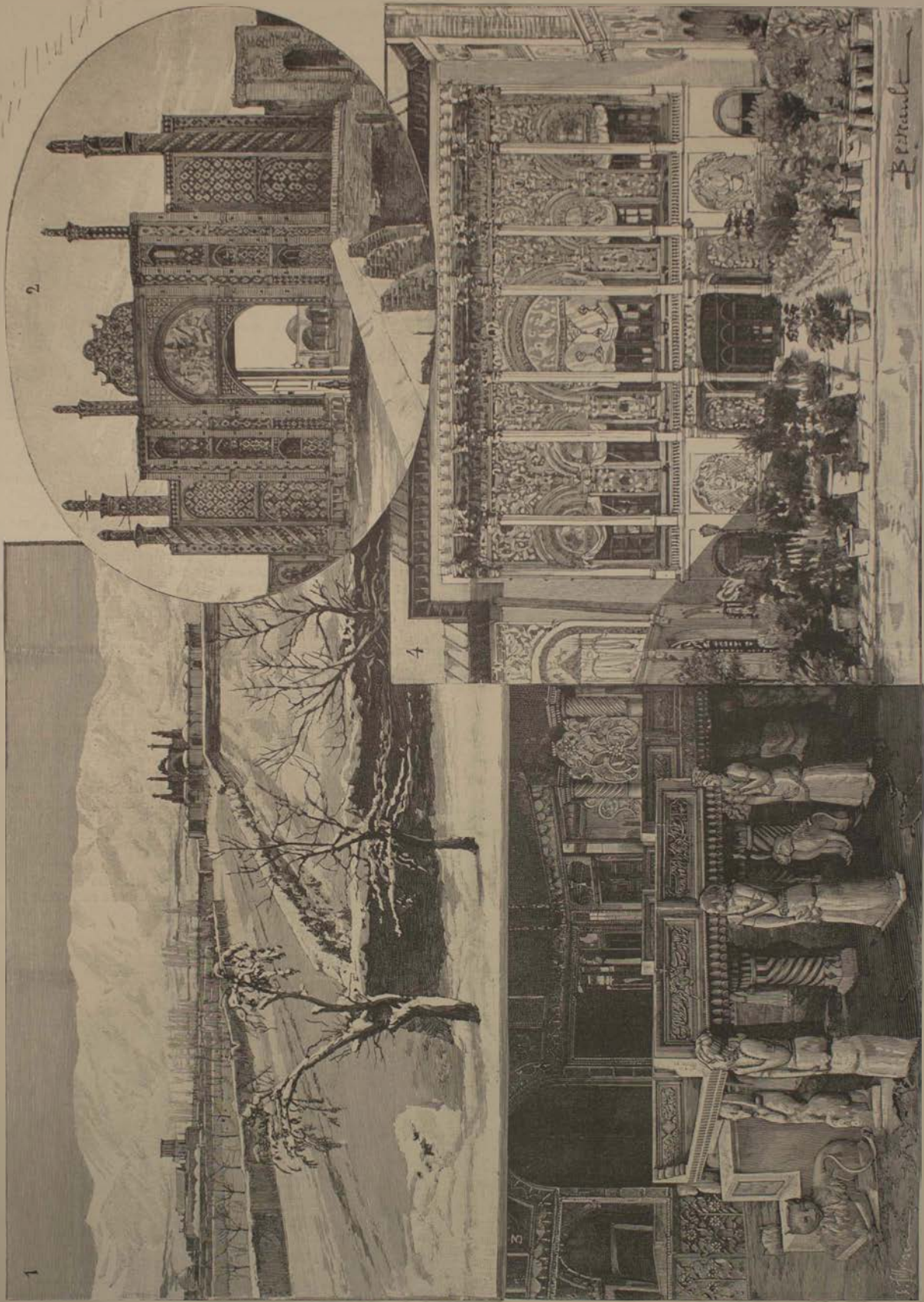
Manteau forme cape Louis XV, en velours glacé pensée. Un gros double pli Watteau derrière donne une grande ampleur à ce vêtement. L'étole en renard bleu est fixée sur le manteau aux épaules, et tombe en boa détaché le long des devants.

Robe en velours améthyste à reflets argentés. La jupe toute unie. Le corsage est formé d'une guimpe de crépon rose, couverte de guirlandes de perles dégradées du rose tendre au bronze rosé. Ceinture en satin antique améthyste lacée derrière.

LA MODE AU THÉÂTRE. — « La petite Marquise », aux Variétés.



THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE. — « Werther », drame lyrique en 4 actes, de MM. E. Blau, P. Milliet et G. Hartmann, musique de M. Massenet.
Werther (M. Ibos) se jetant aux pieds de Charlotte (M^{lle} Delna), au 3^e acte.



EN PERSE. — 1. Porte de Kazvin, à Téhéran. — 2. Le palais de Zelle : façade principale. — 3. Le trône de marbre. — 4. Le palais de Zelle : façade principale. — D'après des photographies de M. H. Poizat.

EN PERSE

(Suite. — Voir notre dernier numéro.)

C'est surtout à partir de Patchinar que la route s'élève rapidement, et que l'on a à gravir des pentes énormes pour atteindre une hauteur de plus de 3,000 mètres. Ce point culminant est désigné sous le nom de Kharzan, du nom du village situé à quelques kilomètres de là, de l'autre côté du versant, et dans la direction de Kasvin.



Le Kharzan : un passage à 3,000 mètres d'altitude.



accompagner par un ou plusieurs domestiques, dont un le plus souvent sert de cuisinier. Nous donnons le portrait d'un de ces derniers dans l'exercice de ses fonctions.

Après le Kharzan on arrive à Mezré, et enfin on atteint Kasvin, ancienne capitale de la Perse.

Kasvin est à peu près à moitié route de Reht à Téhéran, soit à 150 kilomètres des deux villes. Cette distance est parcourue en 16, 18 ou 24 heures. Si la saison est très mauvaise, on est forcé de faire arrêt dans une ou l'autre station de relais de poste ou de reprendre les chevaux.

On ne peut entrer à Téhéran après le coucher du soleil, on doit prendre ses dispositions en conséquence. L'entrée a lieu par la porte dite de Kasvin dont nous reproduisons la photographie prise par un temps de neige. La saison d'hiver est parfois très rigoureuse, et la neige couvre le sol pendant plusieurs semaines. C'est la neige qui recouvre les montagnes que l'on aperçoit depuis le Keredje jusqu'au-delà de Téhéran qui permet plus tard l'alimentation des *Kanals* destinés à l'irrigation des champs. La pluie est très rare à partir du mois de mai jusqu'en septembre et octobre.

Téhéran étant entouré d'un mur au pied duquel on a ménagé un fossé, toutes les routes qui se dirigent des divers côtés sont fermées par une porte du genre de celle que nous avons déjà rencontrée. Mais toutes ces portes diffèrent les unes des autres cependant, dans les détails de construction, le coloris des briques employées, la disposition des dessins, etc. On cite comme une des plus remarquables celle de Chimram, par laquelle on sort de la ville pour se rendre aux divers villages d'été situés à 7, 10 ou 12 kilomètres de la capitale. Comme dans tous tous les villages d'une certaine importance, on trouve à Chimram une mosquée réservée aux Persans musulmans.

Nous n'avons pas l'intention de décrire en détail les curiosités de la ville de Téhéran, cela nous entrainerait bien au-delà du cadre dans lequel nous devons nous renfermer.

Un cuisinier.

Le passage du Kharzan est surtout difficile ou dangereux en hiver, soit au moment des neiges épaisses, soit par un temps de verglas, soit à la fonte des neiges. Il peut arriver qu'on soit bloqué à un endroit ou à un autre et qu'on ait à subir des bourrasques effrayantes durant plusieurs jours. Aussi est-il prudent de se munir de vivres lorsqu'on accomplit ce voyage dans la mauvaise saison.

Puisque nous parlons de vivres, disons que l'on peut se procurer le luxe de se faire



Une école à Téhéran.

Nous tâcherons cependant de reproduire quelques monuments intéressants, quelques scènes de la rue ou du bazar, quelques fêtes ou réunions; c'est ainsi que nous donnons la vue d'une école. Il n'y a pas d'écoles pour les filles, il n'y en a que pour les garçons. Ces écoles sont situées un peu partout, au bazar, comme dans l'avenue des diamants, et l'instruction est donnée d'une façon absolument publique pour ainsi dire, puisque le local qui sert d'école est toujours situé sur la voie publique même, et n'est nullement clos.

Chacune a un chef et un sous-chef. Les classes sont plus ou moins nombreuses, les élèves y apprennent généralement à haute voix — soit séparément, soit par groupes. — En dehors de ces écoles ordinaires il y a quelques maisons d'instruction, des sortes de collèges, puis enfin l'École polytechnique dans laquelle un certain nombre de professeurs, de différentes nationalités, enseignent les mathématiques, la géologie, la musique, l'art militaire, la physique et la chimie, etc.

Toutes les fois que S. M. le Shah accorde la *salam*, il se rend de ses appartements privés au trône de marbre. Le *salam* principal a lieu le 21 mars, correspondant au jour de l'an persan. C'est une grande fête à laquelle assistent tous les dignitaires, les ambassadeurs, etc. Le roi escorté de ses principaux ministres traverse une partie de son palais et vient jusqu'au trône de marbre, sur lequel il s'assied à la mode persane. S. M. reçoit le *kalian* et aussitôt commencent les compliments. Il y a un poète spécialement chargé de la besogne, et, chaque fois que le nom de S. M. est prononcé, toute l'assistance se prosterne. La cérémonie ne dure que quelques instants, mais avant et après la plupart des musiques militaires font entendre plusieurs airs. Au *salam* du 21 mars dernier, on a joué particulièrement un arrangement des principaux airs de Boccace.

La Perse est divisée en une infinité de gouvernements pour lesquels le Shah nomme des gouverneurs. On sait que la royauté est héréditaire et que la succession au trône a lieu de mâle en mâle. C'est le Shah qui désigne son successeur, lequel prend alors le nom de Veliat ou Velyat. Depuis le règne de Feth-Ali-Shah, le prince héritier est gouverneur de Tabris ou Tauris, ancienne capitale de la Perse, aujourd'hui encore plus peuplée que Téhéran. Les autres fils du Shah occupent des situations également très importantes : l'un est actuellement ministre de la guerre à Téhéran, l'autre est gouverneur de la province d'Ispahan. Comme du reste tous les dignitaires, le gouverneur d'Ispahan est connu sous un titre spécial et s'appelle Zéli-Sultan ou Zé-i-Sultan (ombre du souverain). Il possède, en outre des palais qu'il peut avoir à Ispahan et dans divers endroits de sa province, un palais splendide à Téhéran dont une de nos gravures reproduit la façade.

(A suivre.)

H. PELLET.

LES THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Un Père prodigue*, comédie en cinq actes, de M. Alexandre Dumas fils. Reprise. — OPÉRA-COMIQUE : *Werther*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux, d'après Goethe, par MM. Edouard Blau, Paul Milliet et Georges Hartmann, musique de J. Massenet. — THÉÂTRE-LIBRE : *A bas le Progrès!* bouffonnerie satirique en un acte, en prose, de M. Edmond de Goncourt; *Mademoiselle Julie*, tragédie, en prose, de M. Auguste Strindberg, traduction de M. de Casenove; *Le Ménage Brésilien*, pièce en un acte, en prose, de M. Romain Coolus.

La Comédie-Française vient de reprendre, avec un succès considérable, une des plus belles œuvres d'Alexandre Dumas : *Un Père prodigue*. Si la Comédie avait repris une autre pièce du maître, je me serais certainement servi de la même expression, car, pour moi, chaque pièce de cet auteur sans rival est une des plus belles.

Dumas n'est pas seulement un grand auteur dramatique, c'est encore un écrivain social de premier ordre, un philosophe, un semeur d'idées qui a élevé la scène à la dignité de tribune.

Quand on songe à tous les cas sociaux que Dumas a

pu aborder, quand on voit avec quelle maîtrise il les a développés, avec quelle loyauté il a posé ses conclusions, on peut le classer dans la petite phalange de ceux qui ont mis le Beau au service du Vrai.

Vous raconterai-je la pièce que la Comédie vient de reprendre? Ou bien vous la connaissez, ou bien les convenances exigent que vous alliez la voir jouer. Si vous êtes en province, achetez la brochure.

L'interprétation a eu le tort de ralentir le mouvement des trois premiers actes.

Il faut pourtant qu'on finisse par reconnaître que le public désire entendre le dialogue sans tension d'esprit.

On dirait qu'au Théâtre-Français il y a un diapason pour les sociétaires et un diapason pour les pensionnaires.

Cela dit, félicitons Febvre et Diamons-le énergiquement de vouloir quitter le théâtre alors qu'il est en pleine possession de son talent. Qu'on le retienne par décret spécial, s'il le faut. La Comédie a besoin de ses services exceptionnels.

Je trouve M^{lle} Marsy excellente dans le rôle d'Hortense. Je dois vous prévenir que je trouverai toujours M^{lle} Marsy excellente. Elle est si jolie!

Coquelin cadet est impayable dans le rôle de Tournas.

Ne quittons pas l'excellent comique sans le féliciter de la façon dont il vient de jouer *l'Arabe*. Il a souligné, mis en dehors, les côtés comiques du rôle, suivant le vœu de Molière qui doit l'avoir applaudi ferme du paradis.

Passons à Werther :

Nous sommes dans un joli village des environs de Francfort. Dans le fond, les maisons baignées de lumière; au premier plan, à gauche, l'habitation du bailli qui fait rêver de villégiature. Des cris d'enfants ajoutent encore à la vie et à la gaieté du décor. C'est dans ce cadre dont la plus grande poésie réside pourtant dans la musique de Massenet, que Werther voit Charlotte pour la première fois. Il l'aime, il le lui dit avec des accents passionnés, soulignés par une phrase d'orchestre admirable. C'est aussi beau que le duo de Faust et de Marguerite. On entend dans la maison le bailli appeler Charlotte : Albert est de retour! crie-t-il.

— Albert? interroge Werther.

CHARLOTTE

Oui, celui que ma mère
M'a fait jurer d'accepter pour l'époux.
Dieu n'est témoin qu'un instant, près de vous,
J'avais oublié le serment qu'on me rappelle.

WERTHER (avec effort).

A ce serment restez fidèle.
Moi j'en mourrai!....

Au deuxième acte nous sommes sous les tilleuls, devant le temple protestant. Charlotte est mariée et remplit tous ses devoirs d'épouse. Albert est du reste un excellent mari qui l'adore.

Charlotte en convient.

Quand une femme a près d'elle, à toute heure,
Et l'esprit le plus droit et l'âme la meilleure,
Que pourrait-elle regretter?

Werther aime Charlotte plus que jamais. Albert devine cet amour, plaint Werther et reçoit de lui l'assurance que leur amitié ne sera pas trahie.

Charlotte le prie de s'éloigner dans l'intérêt de son repos.

WERTHER

Oui, ce qu'elle m'ordonne,
Pour son repos je le ferai.
Et si la force m'abandonne,
Ah! c'est moi pour toujours qui me reposerai!

Quelques mois se sont passés entre le deuxième et le troisième acte. Charlotte aime Werther de plus en plus. Seule, dans son salon, tristement assise devant sa table, elle pense à l'absent.

Werther! qui m'aurait dit la place
Que dans mon cœur il occupe aujourd'hui?
Depuis qu'il est parti, malgré moi tout me lasse!
Et mon âme est pleine de lui!

Werther revient. Il devine combien il est aimé :

WERTHER

Va, nous mentionnons tous deux en nous disant vainqueurs
De l'immortel amour qui tressaille en nos cœurs.
Hors de nous, rien n'existe, et tout le reste est vain.

Charlotte résiste pourtant et dit adieu pour toujours à Werther qui se suicide. Il emprunte même les pistolets du mari — ce que l'on pourrait appeler le comble de la délicatesse.

Le livret de MM. Edouard Blau, Paul Milliet et Georges Hartmann est intéressant malgré quelques petits incidents trop bourgeois qu'il eût été facile de supprimer. Il y a là des morceaux de pain et des tartines de confitures qui font sourire. Est-ce que le naturalisme va s'emparer aussi du drame lyrique?

Cette critique faite, je ne crois pas qu'il fût possible de tirer un meilleur parti scénique de l'œuvre de Goethe, roman d'analyse passionnelle que tout le monde connaît.

La partition de M. Massenet offre ce mérite — rare de nos jours — que tous les spectateurs l'ont comprise. Deux qualités m'ont frappé surtout : l'unité et la sincérité. C'est une œuvre d'une belle inspiration, orchestrée avec une science et un art merveilleux. Par endroits, Mozart aurait trouvé un certain abus de trombones et de timbales, mais je ne suis pas Mozart. Croyez que je le regrette.

L'influence de Wagner est visible dans les œuvres de Massenet, et, bien qu'elle ne s'exerce pas au détriment de l'originalité du maître français, il est permis de croire qu'elle a entravé la pleine expansion de son tempérament. Sans Wagner, Massenet serait plus grand encore. Il est assez jeune pour rebrousser chemin et pour nous donner du Massenet sans alliage. Si quelques fanatiques s'en plaignent, on les laissera clabauder. Quand on est Massenet, on ne demande des inspirations qu'à soi-même.

Les pages les plus applaudies ont été, au premier acte, l'invocation de Werther et le merveilleux duo de Werther et de Charlotte; au deuxième acte, la scène du mari et de l'amant traitée d'une façon très sobre et très émouvante, et l'air de M^{lle} Laisné :

Tout le monde est joyeux.

chanté par elle dans la perfection.

Au troisième acte, chez Charlotte, la lecture des lettres et le retour de Werther sont traités avec une maîtrise qui a ravi la salle. Nous sommes loin des conceptions sèches, des formules algébriques, de la formule abstraite des pédagogues; bravo!

M. Ibos a parfaitement compris, composé et chanté le rôle très difficile de Werther.

M^{lle} Delna, qui s'est révélée dans les *Troyens*, possède une voix adorable, mais a fait de sa Charlotte la Lotte de Goethe. A mon sens, c'est une faute et cette façon de traduire le personnage jure avec la poésie dont débordent l'œuvre de Massenet. Idéalisons davantage, mademoiselle, nous ne sommes pas en Allemagne.

Ce que je conseille à M^{lle} Delna, on le conseillerait vainement au directeur du Théâtre-Libre. En voilà un qui n'est pas en train d'idéaliser! Dans les trois pièces qui composent son dernier spectacle, nous trouvons une ébauche et deux... débauches.

L'ébauche est de M. de Goncourt : *A bas le progrès!*

Il s'agit d'un voleur qui s'introduit chez un peintre avec lequel il échange des vues anti-sociales. L'idée ne manque pas d'originalité, mais l'originalité manque peut-être de gaieté et d'esprit.

Le *Ménage Brésilien* est un ménage d'un cynisme ennuyeux et *Mademoiselle Julie* est l'œuvre d'un Suédois qui paraît être de très bonne foi en croyant renouveler le théâtre.

En accueillant la pièce de cet étranger, M. Antoine est entré dans une phase nouvelle : la pornographie internationale.

Tous les goûts sont dans la nature. Tous les dégoûts aussi.

ALBIN VALABRÈGUE.

NOTES ET IMPRESSIONS

La vie n'est que d'un instant, mais cet instant suffit à entreprendre des choses éternelles.

ERNEST BERSOT.

Rien n'est facile à faire, surtout l'utile.

FERDINAND DE LESSEPS.

Il y a de fausses larmes, comme de faux diamants.

FR. COPPEE.

Il y a toujours une femme à qui l'homme le plus laid du monde paraît beau.

V. CHERBULIEZ.

Un pape vraiment « fin de siècle » serait un pape fin du monde.

CH. BENOIST.

La médecine est la seule profession où il soit permis de mentir.

CARDINAL LAVIGERIE.

Vivent les jeux de mots, ces étincelles qui jaillissent du choc des idées!

..

Qu'est-ce que l'opinion publique? Un écho complaisant qui renvoie à chacun sa propre opinion.

G.-M. VALTOUR.



LE GÉNÉRAL LOIZILLON

Nouveau ministre de la guerre. — Photographie Pirou.



M. VIGER

Nouveau ministre de l'agriculture. — Photographie Ladrey.

APPLICATION DE LA PHOTOGRAPHIE AUX LIVRETS MILITAIRES
Avant la pose : l'inscription du matricule.

LE GÉNÉRAL LOIZILLON

Le général Loizillon, le nouveau ministre de la guerre, est né en 1829. Entré à Saint-Cyr en 1847, il en est sorti le 1^{er} octobre 1849 comme sous-lieutenant au 9^e cuirassiers. Lieutenant en 1854, il fit à ce même régiment la campagne de Crimée et fut nommé capitaine en 1856. Promu major du 7^e dragons en 1860, il occupait encore les fonctions de ce grade lorsqu'éclata la guerre de 1870 et ce ne fut que sur sa demande expresse qu'on l'enleva au dépôt de son régiment pour lui donner le commandement en second du 5^e régiment de marche de cavalerie mixte. Le 1^{er} janvier 1871, on le nomma lieutenant-colonel avec la mission d'organiser le 9^e dragons de marche. Plus tard, il organisa le 15^e chasseurs à cheval comme colonel ; puis, fut appelé au ministère de la guerre comme général de brigade avec les fonctions de directeur de la cavalerie. Promu divisionnaire en 1886, il alla diriger la 2^e division de cavalerie à Lunéville, puis en dernier lieu, le 1^{er} corps d'armée à Lille, en même temps qu'il était nommé président du comité de cavalerie.

Le nouveau ministre de la guerre est doublé d'un écrivain. Il a publié jadis des lettres sur le Mexique justement remarquées.

M. VIGER

Le nouveau ministre de l'agriculture, M. le D^r Viger, prendra cette année la cinquantaine : ce n'est donc pas un « jeune », à proprement parler, bien qu'il débute dans la carrière gouvernementale.

C'est un homme d'assez haute taille, au visage entièrement rasé, ayant un peu l'air d'un ministre protestant. Il a conquis un à un tous ses grades dans la hiérarchie politique. Il fut, d'abord, maire de Châteauneuf-sur-Loire, où il exerçait sa profession de médecin depuis 1867; puis il fut conseiller d'arrondissement; ensuite il passa conseiller général; enfin, il devint député du Loiret, aux élections de 1885; on l'avait porté sur la liste de concentration républicaine comme représentant de la nuance radicale. A la Chambre, il a fait également son chemin hiérarchiquement. Il fut questeur de la « gauche radicale », puis secrétaire du Groupe agricole et viticole, puis membre de la Commission du budget, puis rapporteur de la grande Commission des douanes; il a failli être nommé vice-président de la Chambre. Le voilà ministre. Ajoutons que c'est un laborieux, ce qui n'est pas un mince éloge.



APPLICATION DE LA PHOTOGRAPHIE AUX LIVRETS MILITAIRES. — Une séance de pose à la caserne du Château-d'Eau.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

La météorologie de l'année 1892. — La température moyenne de l'année 1892 a été de 10°.21, c'est-à-dire légèrement supérieure à la normale (9°.6) et bien supérieure à la moyenne des cinq années précédentes, qui était de 9°.25. Trois mois cependant : mars, octobre et décembre, ont été au-dessous de la normale de près d'un degré et demi; mais les neuf autres mois ont été plus chauds, notamment le mois de novembre, qui a dépassé la moyenne de plus de trois degrés (3°.14).

A Paris (Parc Saint-Maur), la température la plus basse a été observée le 30 décembre, et était de — 12°. La plus élevée (35°.2) a été notée le 18 août. Le 21 juillet à Biskra, et le 29 juillet à Tunis, on relevait la température de 49°.

La quantité de pluie tombée, en 140 jours, a atteint au Parc Saint-Maur une hauteur de 57 centimètres et demi (575^{mm}.6). L'année précédente, il en était tombé 58 centimètres. Le mois le plus pluvieux a été le mois d'octobre qui, avec un minimum de pression barométrique 751^{mm}.89, a donné 148^{mm}.6 d'eau en 23 jours. Depuis l'année 1689, ce taux n'avait pas été atteint.

La transmission de l'électricité à distance sans fil intermédiaire, qui faisait récemment, en Angleterre, l'objet d'expériences que nous avons mentionnées dans notre numéro du 24 décembre dernier (page 530), a reçu déjà une de ses plus importantes applications, pour établir la communication entre les trains en marche et les stations.

On avait tout d'abord tenté de réaliser cette communication à l'aide d'un contact du train avec un fil situé au-dessus de la voie, entre les rails, à peu de distance du sol; mais l'existence de ce fil présentait de tels inconvénients que, visiblement, le système n'avait aucun avenir.

Il n'en est pas de même du système proposé il y a quelques années déjà par MM. Perl et Edison, système tellement simple qu'on crut d'abord à une mystification. Il s'agissait en effet de faire communiquer électriquement les trains avec un fil courant le long de la voie, analogue aux fils télégraphiques ordinaires, et par le simple intermédiaire d'une plaque métallique située à la partie supérieure du fourgon, sans communication directe avec ce fil. Nous savons bien maintenant qu'il peut s'établir, à distance, entre ces deux éléments, des courants d'induction, et qu'il est possible d'agir, soit par le fil sur le wagon porteur de la plaque, soit par la plaque sur le fil, c'est-à-dire, dans le cas particulier, d'actionner le train en marche de la station, ou la station du train en marche.

En réalité, ce système est susceptible d'un parfait fonctionnement, et il a fait ses preuves sur une section importante d'une ligne de chemins de fer suburbains de New-York, où le chef du service télégraphique de la ligne, M. Lattig, l'a installé depuis 1888. L'expérience a prouvé qu'un train pouvait actionner le fil de 18 mètres de distance, et bien que marchant à sa plus grande vitesse.

On prévoit toute l'étendue des services qu'un tel système est susceptible de rendre, non seulement au point de vue de la sécurité, pour éviter les collisions en arrêtant les trains lancés dans la direction d'un obstacle; mais encore au point de vue de la commodité des voyageurs, pour permettre à ceux-ci de rester en relation avec la gare du départ ou d'entrer en relation avec la gare d'arrivée pendant toute la durée du trajet.

La fermentation du tabac vient d'être l'objet d'intéressantes recherches de la part d'un botaniste allemand, M. Sachsland. D'après cet auteur, les ferments des tabacs, examinés dans les différents pays, peuvent être considérés comme n'étant que les variétés d'un même microbe. Or il serait

possible, au moyen de cultures pures des variétés de ferments recueillies dans des tabacs de haute qualité, de communiquer à des tabacs inférieurs l'arôme et le goût qui caractérisent les premiers; de la même façon qu'il est possible, ainsi qu'on l'a constaté récemment, de communiquer à un vin ordinaire le bouquet d'un crû fameux, en en faisant fermenter le moût à l'aide d'une culture pure de la levure propre à ce crû. M. Sachsland pense qu'il serait possible, à l'aide de son procédé, d'améliorer les tabacs allemands, qui se sont montrés jusqu'ici rebelles à toute modification.

La lumière et les œufs en incubation. — Un résultat assez inattendu des recherches d'un vétérinaire lyonnais, M. Louis Blanc, concernant l'influence de la lumière blanche sur les œufs de poule en incubation, c'est que cette influence est très active et très défavorable à l'évolution du germe. Si la lumière agit sur l'œuf que peu de temps, et au début de l'incubation, cette action se manifeste par un simple retard dans l'évolution. Mais si l'action est prolongée, l'embryon prend des conformations anormales; il devient informe, rudimentaire, et même peut mourir.

La lumière doit donc être rangée parmi les forces qui modifient l'état des cellules des germes, et être considérée comme un agent tératogénique, c'est-à-dire capable de produire des formes monstrueuses variées.

La fécondité des poissons est bien connue, mais il en existe peu d'évaluations exactes. M. Wenyss Fulton fait connaître, dans un Rapport officiel sur les pêcheries d'Ecosse, le résultat de ses observations sur ce sujet. Selon cet auteur, de tous les poissons, la lingue serait celui qui produit la plus grande quantité d'œufs, soit en moyenne de vingt à trente millions. Après la lingue viennent la morue, qui a de deux à huit millions d'œufs; le merlan noir qui en donne autant; le turbot, qui produit de trois à six millions d'œufs; l'églefin, qui va de deux ou trois cent mille à un million, et le hareng, dont les œufs atteignent le nombre de vingt à cinquante milliers. La limande ne pond que de trente à soixante mille œufs. La sole est aussi très productive, mais, comme pour beaucoup d'autres espèces, on n'a pas encore évalué la quantité de ses œufs.

Les faucons messagers. — Il paraît qu'un officier russe, M. Smoiloff, a réussi à dresser des faucons pour porter des dépêches. Le faucon-voyageur présenterait, sur le pigeon-voyageur, l'avantage d'une plus grande vitesse et celui d'une plus grande force. Tandis que le maximum de vitesse relevé pour un pigeon est de 15 lieues à l'heure pour une durée de 15 heures de trajet, cette même vitesse, chez le faucon, doit être considérée comme moyenne. D'autre part, M. Smoiloff aurait réussi à charger ses faucons de 4 livres russes (1.640 grammes), sans que la rapidité de leur vol en fût diminuée, et ce poids dépasse de beaucoup celui que pourrait transporter un pigeon sans en être gêné. Enfin il faut encore noter, en faveur du faucon, sa résistance à l'égard des agents atmosphériques, et le fait qu'il est bien rarement victime d'un rapace plus fort que lui.

Evêques nobles. — La mort de Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, fils du marquis de Dreux-Brézé, le grand maître de cérémonies des États-Généraux à qui Mirabeau adressa la fameuse apostrophe, remet d'actualité la question de la noblesse dans l'épiscopat. Au moment de la Révolution il y avait en France 162 évêques ou prélats *in partibus*. Ils étaient tous nobles à l'exception de onze roturiers qui occupaient les sièges de Mâcon, Vannes, Tréguier, Montauban, Arles, Verdun, Avi-

gnon, Ajaccio, Sagone et, *in partibus*, de Triconie et Cidonie.

Aujourd'hui la France compte 163 évêques ou archevêques (dont 13 *in partibus*). Sur ce nombre 8 seulement sont d'origine noble. Ce sont :

N. N. S. S.

De Dreux-Brézé, évêque de Moulins depuis 1849, né en 1811.

De La Fonta, évêque d'Ajaccio depuis 1877, né en 1817.

De Calnières, évêque de Montpellier depuis 1873, né en 1817.

Richard de Lavergne, archevêque de Paris depuis 1886, né en 1817.

Evêques in partibus.

De Perretti, évêque *in partibus* de Ptolemaeus.

De Forges, évêque *in partibus* de Témarie.

De Courmont, évêque *in partibus* de Bodona.

J. de la Passardière, évêque *in partibus* de Rosca.

Sur ces 8 il n'en reste plus que 7, dont 3 réellement en exercice, les prélats *in partibus* ayant une qualité purement honorifique.

Résumons les chiffres :

11 roturiers sur 162 prélats en 1789.

8 nobles sur 163 prélats en 1893.

Rien n'est plus clair que cette proportion qui se passe de tout commentaire.

J.-B.

Les droits d'octroi ont produit, en 1891, la somme de 305,755,043 francs, dont la moitié environ (151,921,458 fr.) sont dus à Paris et à sa banlieue.

Cette somme se répartit comme il suit :

Boissons et liquides...	130,341,516 fr.
Comestibles.....	83,887,467
Combustible.....	41,894,677
Fourrages.....	16,829,174
Matériaux.....	29,116,735
Divers.....	3,868,211
Accessoires.....	817,263

Le détail des boissons est intéressant à connaître; il est le suivant :

Vins.....	74,524,178 fr.
Alcool.....	28,542,866
Bières.....	16,521,459
Huiles.....	5,377,514
Cidres.....	2,846,178
Autres liquides.....	2,531,321

La réduction du calibre du fusil de guerre n'a certainement pas atteint ses dernières limites. Un officier de l'armée prussienne, M. Wille, démontrait dernièrement, devant la Société des ingénieurs-mécaniciens de Berlin, que la seule condition de la réduction du calibre à 6, 5, 4 et même 3 millimètres, est l'existence d'une matière suffisamment lourde pour en confectionner les balles. Or, le tungstène possède précisément la qualité voulue. Toutefois, avec les calibres réduits aux dimensions que nous venons de dire, ces balles devront être fort longues, car elles devraient atteindre, pour un calibre de 3 millimètres, une longueur de près de 35 millimètres (exactement 34, 7 millim.).

Le moulage du nickel. — Récemment on découvrait un nouveau corps, le carbonyle de nickel, composé de carbone, d'oxygène et de nickel, corps très toxique et très instable qui se forme par l'action du gaz oxyde de carbone sur le métal. Mettant cette découverte à profit, M. Lange a imaginé un ingénieux procédé pour obtenir le moulage du nickel.

Le minerai de nickel, réduit en poudre, est soumis, à une température d'environ 80°, à l'action d'un courant d'oxyde de carbone qui entraîne le métal pur sous forme de carbonyle. Celui-ci est conduit dans un récipient contenant des moulages, et dont on porte la température à 200°. A cette température, le composé se dissout et le métal se dépose à l'état de pureté, reproduisant avec la plus grande finesse les

détails des moulages, sous une épaisseur qui varie avec la durée du passage du carbonyle.

Ce procédé va être appliqué en grand, dit-on, dans une usine de Birmingham.

Une nouvelle ligne de transatlantiques, qui aura son terminus à Québec, est en voie d'organisation par la fameuse *Compagnie du Pacifique*. Cette nouvelle ligne sera avantageuse à plusieurs points de vue. D'abord la distance entre Québec et Liverpool est de 500 à 600 milles plus courte qu'entre New-York et Liverpool; puis la voie du Saint-Laurent comprend environ 500 milles de navigation fluviale, et enfin le nouveau trajet évite la région comprise entre Terre-Neuve et les ports des Etats-Unis, qui est la plus dangereuse et la plus fertile en naufrages, de la navigation entre l'Europe et l'Amérique. Le nouveau trajet aura une durée de 24 heures plus courte que celle du trajet Liverpool-New-York.

S'il faut en croire les journaux de Québec, le succès de cette ligne serait si assuré, que les grandes Compagnies de chemins de fer des Etats-Unis s'organiseraient déjà pour atteindre le port canadien.

L'écume de mer, qui provient en grande partie de l'Asie-Mineure, dans la région d'Erkichehr, donne lieu à une production annuelle d'environ 250,000 kilos, d'une valeur variant, selon la qualité, entre 4 et 50 francs le kilo.

C'est dans un petit village de la Thuringe, à Ruhla, que se fabrique le plus grand nombre de pipes et autres objets en écume. On estime à près de 300,000 le nombre des pipes qui sortent annuellement de ce petit centre.

LES LIVRES NOUVEAUX

Napoléon et Alexandre Ier, l'Alliance russe sous le Premier empire, tome II, 1809 (Le second mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance), par Albert Vandal. In-8°, 8 fr. (Plon).

Mes Souvenirs de Crimée (1854-1856), par le général Thoumas. Illustré par M. Pallandre. In-8°, 3 fr. 50 (Librairie illustrée).

Nouvelles Couches, journal d'un philosophe, par Albert de Maugny. In-18, 3 fr. 50 (Ernest Kolb).

Souvenirs d'un échappé de Panama, notes d'un témoin, par Paul Mirande. In-16, 2 fr. (Perrin).

Croquis parlementaires MM. Floquet, Clémenceau, Déroulède, de Freycinet, Goblet, Tirard, etc.), par Sybil. In-16, 3 fr. 50 (Perrin).

En pleine gloire, par Albert Cim. In-16, 2 fr. (E. Kolb).

Tendresse de Mère, par Gustave Toudouze. In-18, 3 fr. 50 (Victor Havard).

Le Chermaitre, roman par Edouard Cadol. In-18, 3 fr. 50 (P. Ollendorff).

Un Coin de Bourgogne (le pays d'Avalon), par René Vallery-Radot. In-18, 3 fr. 50 (P. Ollendorff).

A cheval de Varsovie à Constantinople, par un capitaine de hussards de la garde impériale russe, préface de Pierre Loti. In-18, 3 fr. 50 (P. Ollendorff).

Evocation, poésies par Jane de la Vaudère. In-16, 3 fr. 50 (P. Ollendorff).

Lettres à Lamartine 1818-1865, publiées par M^{me} Valentine de Lamartine (lettres de la duchesse de Broglie, maréchal Bugeaud, Chateaubriand, Cuvier, Victor Hugo, comte de Montalembert, Louis-Napoléon Bonaparte, Sainte-Beuve, Thiers, etc., etc.) In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).

Le Parrain d'Annette, par Th. Bentzon. In-18, 3 fr. 50 (Calmann-Lévy).



JEAN CASIMIR-PÉRIER

Le nouveau président de la Chambre est petit-fils et fils de ministres.

Son grand-père est l'illustre homme d'Etat qui fut président du conseil de Louis-Philippe, et son père fut ministre de M. Thiers. Très indépendant et très riche, M. Jean Casimir-Périer ne pouvait manquer, à l'ombre de son nom, d'avoir une brillante carrière politique : hâtons-nous de dire qu'il l'a justifiée par sa valeur personnelle.

M. Jean Casimir-Périer est né à Paris en 1817. C'est un petit homme assez court, brun, d'allures très correctes, avec, dans sa tenue, une pointe de recherche. Sur son visage, d'un ovale un peu allongé, sur son front volontaire, dans ses yeux clairs, se lisent la fermeté et la décision. M. Jean Casimir-Périer a, dans toute sa personne, quelque chose de militaire : est-ce la raideur un peu brusque de sa marche, ou le ton bref de son discours, ou la netteté un peu cassante de son geste ? Tout cela est, d'ailleurs, affaire de tempérament, car M. Casimir-Périer n'a passé dans l'armée, au moment de la guerre, que le temps de faire brillamment son devoir. Il commandait alors la compagnie des mobiles de l'Aube. Il fut cité à l'ordre du jour, et sa belle conduite au combat de Bagnoux lui valut la décoration.

Quand M. Casimir-Périer père devint ministre, sous la présidence de M. Thiers, il eut M. Jean Casimir-Périer pour chef de cabinet : et ce fut là le début dans la politique du nouveau président de la Chambre. Il fut peu de temps après élu conseiller général de l'Aube. Aux élections de 1876, il se présenta à la députation dans l'arrondissement de Nogent-sur-Seine et fut élu. Depuis, il a siégé sans interruption au parlement. M. Jean Casimir-Périer était depuis trois ans environ à la Chambre quand il entra au gouvernement par le chemin des sous-secrétariats d'Etat. C'est d'abord M. Bardoux, ministre de l'instruction publique dans le cabinet Dufaure, qui s'adjoignit M. Jean Casimir-Périer. On l'a revu plus tard sous-secrétaire d'Etat au ministère de la guerre, sous le général Camponon.

Les grandes questions de finances ou les questions militaires ont surtout occupé l'activité parlementaire de M. Jean Casimir-Périer. Il a dédaigné de se répandre dans cette agitation et ce zèle brouillon ou l'on voit se dépenser tant de médiocres et d'ambitieux sans valeur. C'est à la commission de l'armée et à la commission du budget que M. Jean Casimir-Périer a voulu travailler et qu'il a fait sa tâche. Il a eu l'honneur d'être choisi pour président, ici et là. Et souvent des présidents du conseil, soucieux de donner un peu de force et d'autorité à leurs combinaisons ministérielles, ont tourné les yeux vers M. Jean Casimir-Périer. Il n'y a pas deux mois, le président de la République lui demandait son concours. Mais M. Jean Casimir-Périer ne crut pas alors devoir accepter.

Porté à la vice-présidence de la Chambre par la confiance respectueuse de ses collègues, M. Jean Casimir-Périer était tout désigné pour remplacer M. Floquet le jour où les députés ont décidé, en raison de circonstances connues, de se séparer de leur président.

LA PHOTOGRAPHIE DANS L'ARMÉE

On sait combien est vague le classique signalement d'après la couleur des yeux, des cheveux et de la barbe, la forme du nez et de la bouche. Lorsqu'un gendarme ou un garde-champêtre a lu qu'un tel a le visage ovale, la bouche moyenne, le front moyen, le nez moyen et les cheveux châtains, il lui est bien difficile de reconnaître un « particulier ». Cependant, jusqu'ici, pour les permis de chasse et les livrets de soldat, on n'avait pas trouvé mieux. Il y a bien la photographie, mais elle coûte cher et nécessite de telles manipulations qu'on ne peut l'utiliser, dans l'armée surtout où l'on a à dresser chaque année 200,000 li-

vrets individuels et autant de livrets matricules.

Si l'on pouvait arriver à photographier les portraits sur les livrets mêmes, sur les permis de chasse, sur les diplômes, combien il serait plus facile de reconnaître l'identité !

Le problème a intéressé M. le duc de Morny. Ainsi que beaucoup de gens du monde, le duc s'est fait photographe amateur et il a acquis une jolie dextérité. Il est même parvenu à sensibiliser le papier le plus commun et à obtenir directement un portrait sur n'importe quel document écrit ou imprimé. De recherche en recherche, il a perfectionné les procédés, à tel point qu'il peut obtenir deux portraits pour la somme de cinq centimes.

Or, depuis longtemps, on cherchait à compléter le livret militaire par un témoignage irrécusable d'identité. Il y avait bien la plaque de laiton, que chaque homme suspend à son cou en partant en campagne, mais elle peut être volée et ne prouve pas grand-chose. Le duc de Morny, au nom de la société Lux dont il est le président, a demandé à l'autorité militaire d'expérimenter son invention. C'est ainsi que le 76^e, caserné au Château-d'Eau à Paris, a fourni une compagnie de cent hommes qui ont dû passer devant l'objectif ducal.

L'opération a dépassé les espérances. Grâce à d'ingénieuses dispositions de l'appareil et à la fixité du siège sur lequel s'assied le patient, on peut obtenir en quelques secondes 25 portraits sur la même plaque. M. de Morny assure même qu'il arrivera à obtenir 81 portraits. Mais, avec des plaques de 25 cases, on peut déjà photographier 2,000 hommes en 20 heures.



LE DUC DE MORNY

Pendant qu'on expérimentait le système au Château-d'Eau, le capitaine chargé des expériences se demandait si on ne pourrait pas trouver une preuve d'identité plus irrécusable encore ; il est si facile à un homme de modifier la coupe de sa barbe ! Il eut un trait de génie : saisissant un morceau de craie, il écrivit en chiffres énormes, sur le plastron d'un soldat, le numéro matricule, puis il passa du blanc sur le numéro du régiment inscrit au collet. Le résultat fut superbe, chaque portrait donnait ces indications.

Désormais on était en possession d'éléments précieux. Restait l'usage à faire de l'invention. On chercha de page du page, sur le livret, un endroit où l'on put mettre le portrait. A côté du signalement ? c'était séduisant, mais, le papier devant être mouillé pour la sensibilisation, il était à craindre que les parties manuscrites fussent détruites. On s'est arrêté à l'idée de photographier sur une page isolée qui serait ensuite cousue dans le livret.

Il est à prévoir que l'autorité militaire va adopter ce précieux moyen de reconnaissance, qui rendra si facile la tâche de la gendarmerie et du recrutement. A un autre point de vue le livret individuel permettra de reconnaître bien plus rapidement les corps sur les champs de bataille ; ce sera un douloureux et précieux souvenir pour les familles qui, bien souvent, n'auront pas d'autre image du cher mort.

Si la photographie entre définitivement dans les usages de l'armée, le jour où nos troupiers défilent devant l'appareil ne sera pas le moins curieux de l'année militaire ; on peut en juger par les croquis

qu'il nous a été permis de prendre sur le vif pendant l'expérience du Château-d'Eau.

AU VENEZUELA

La Révolution du Venezuela a mis en vue deux hommes dont nous donnons les



LE DOCTEUR JUAN PIETRI

portraits : le docteur Juan Pietri, qui, par suite d'une absence du nouveau président, le général Crespo, a été appelé à le remplacer provisoirement, et le général Carabano, nommé ministre plénipotentiaire en France.

M. Juan Pietri est né à Rio-Caribe, le 18 septembre 1849. A l'âge de douze ans, il partit pour la France afin d'y faire son éducation ; il y demeura jusqu'en 1879, et y obtint successivement les grades de bachelier ès-sciences à l'Université de Montpellier, de bachelier ès-lettres à l'Université d'Aix et de docteur en médecine et chirurgie de la Faculté de Paris.

Il fut un des premiers à embrasser le parti de la révolution contre la dictature du président Andueza Palacio. Et lorsque enfin la Révolution eut triomphé, il se vit confier le portefeuille des finances.

Il vient, comme nous le disons plus haut, d'être appelé aux importantes fonctions de président intérimaire.

Le général Rafael Carabano est né à Villa de Cura en 1838. Agé aujourd'hui de cinquante-quatre ans, il entra en 1858 dans l'armée politique, et fut un des chefs de la révolte contre les prétentions du président José Todeo Monagos.

En 1868, il appartenait au parti libéral. De 1877 à 1879, il fut gouverneur du district fédéral et ministre de la Guerre



LE GÉNÉRAL RAFAEL CARABANO

Phot. Lessmann.

et de la Marine. Il fut ensuite délégué dans le but de réorganiser les gouvernements civils de Guarico, Apure et Zamora, et fut nommé président de l'ancien Etat de Guyane. Mais lorsque Guzman Blanco arriva au pouvoir, il résigna ses fonctions.

En 1886, il fut nommé sénateur de l'Etat de Miranda au Congrès national, il fut réélu en cette même qualité en 1888 et, à l'expiration de cette fonction, il revint au Congrès comme député de ce même Etat.

En 1891, lorsqu'il devint évident que le "Anduezo refusait de résigner le pouvoir

suprême, Carabano fut un des premiers à se rapprocher du général Crespo : il l'encouragea à se mettre à la tête de la révolte populaire et mit à son service toute son influence.

Le nouveau président vient de le choisir pour représenter le Venezuela auprès du gouvernement français.

DUMAINE

Un artiste fort aimé du public, un des vétérans du grand drame, Dumaine, vient de mourir frappé d'une attaque d'apoplexie.

Il avait soixante-deux ans. Il était né à Lieusaint (Seine-et-Marne). Fils de cultivateurs aisés, neveu du général Dumaine tué à Saint-Domingue, il vint fort jeune à Paris, commença par être employé de commerce et devint secrétaire d'Alexandre Dumas.

Emporté par le goût du théâtre, il s'engagea dans une troupe nomade, puis, sous les auspices du grand écrivain dont il avait été le collaborateur, il entra au Théâtre-Français. Las de n'y jouer que des rôles insignifiants, il courut de nouveau la province, et trouva enfin sa vraie voie, en entrant à la Gaité d'abord, à l'Ambigu ensuite, et en y créant les principaux rôles de drames comme la *Tour de Londres*, *Jane Grey*, etc...

Depuis lors, sa carrière ne cessa d'être des plus brillantes. Il serait trop long d'énumérer tous ses succès. On ne saurait cependant passer sous silence la façon supérieure dont il interpréta les rôles de Buridan dans la *Tour de Nesle*, de Jean

M. DUMAINE
Photographie Benque.

Valjean dans les *Misérables*, du comte de Rysoor dans *Patrie*.

En ces derniers temps, il avait été atteint, naturellement, par le déclin du drame, et on ne le revoyait que de loin en loin, mais toujours pour l'applaudir.

A. A.

WERTHER

Nous rendons compte, dans une autre partie du journal, de la première représentation de *Werther*. La gravure que nous donnons représente une des scènes principales, sinon la scène principale de l'œuvre.

Le décor figure une sorte de salon attendant à la chambre de Charlotte. Celle-ci est là, parmi ses meubles familiers, auprès du clavecin et de la petite table à ouvrage, qu'éclaire une lampe, car il est tard, très tard.

Charlotte songe à Werther, parti depuis si longtemps. Elle vient de prendre dans un petit secrétaire les lettres de l'absent ; elle les a relues, le trouble au cœur et les larmes dans les yeux. Tout à coup Werther entre. Il demande à Charlotte la cause de son émotion si visible ; elle ne peut retenir, sinon l'aveu, du moins l'indice éloquent des sentiments qui agitent son âme. Et Werther, plein d'amour et d'espoir, se jette à ses pieds.

L. MARC, Directeur-Gérant.

Imprimerie de l'Illustration, L. MARC,
13, rue Saint-Georges.

PÊCHE-CAUCHEMAR, par Henriot.



L'onde était noire, mais tranquille...
— Je parie qu'il y a du poisson là-dedans, se dit un pêcheur inexpérimenté.

Et le bon monsieur, qui était de Rouen, leva un premier animal ridicule, mais dont l'odeur fit subitement mourir un voisin.

Le pêcheur vit avec effroi le poisson prendre des formes épouvantables.

Il grandissait à vue d'œil, lavant, salissant tout, et devenant de plus en plus laid.

Le pêcheur commençait à jurer qu'il n'irait jamais plus à la pêche... Trop tard !...



Le monstre engloutit le pêcheur... puis des voisins accourus au secours...

— Justice !... cria la Chambre... Le nombre des pêcheurs augmenta. Mais le monstre avait maintenant mille pattes, et devait tout ce qui se présentait.

La bête horrible mangea longtemps. Ministres, députés, sénateurs, financiers, disparurent sous les tentacules de cet animal fantastique.

Quand il ne resta plus rien à dévorer, la bête prit la forme d'un serpent gigantesque et se dirigea vers la haute mer pour digérer en paix.

NE COUPEZ PLUS VOS CORS
Guerison Garantie
et sans danger par le
CORICIDE RUSSE
Il évite les Contre-indications, les Effluves et les Douleurs.
Prenez sur l'honneur 5 francs le mot **CORICIDE** déposé au
Tribunal de Commerce et l'adresse du Laboratoire.
PHARM. CENTRALE, 50 et 52, rue Montmartre, Paris.
9^e livret, rue Richelieu, 21, 2^e et 3^e étages, 1^{er} et 2^e étages.

LA "REMINGTON"



est sans égale comme
simplicité, facilité de
manipulation, solidité,
rapidité : qualités indis-
pensables pour une
machine destinée à un
travail journalier.

La "REMINGTON" est construite d'après les
principes mécaniques les plus rationnels.
Envoi, sur demande, Catalogue illustré, spécimens d'écriture, etc.
WYCKOFF, SEAMANS & BENEDETTI, 18, Rue de la Banque, Paris.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma,
Hémorroides. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2^{fr} 50 le 1^{er} franco Ph^o Moulin, 36, r. Louis-le-Grand, PARIS.

NICKEL PUR FRANÇAIS

Economie. Art cuisine table, tor-
chet. Méd. Or, Paris 1889. Catal. contre
45 c. Edig. marque et modèles.
Paris, 64, rue de Turbigo,
Marseille, 20, rue Sauter,
Bordeaux, 65, rue Ste-Catherine.

DARBO APPAREILS D'HYGIÈNE
MÉDECINE, CHIRURGIE
86, Passage Choiseul, Paris.

DAVIS
La plus parfaite machine à coudre américaine.
La seule à entraînement vertical.
La meilleure pour la famille et l'atelier.
Modèle dans les meilleures maisons de province
Lignes modèles : 10^e V. ARDRE, 44, 45 Sébastopol, 44 Paris

SERVIETTE-BIJOU à l'usage intime
des **DAMES**
Breveté s. G. D. G.
La douc. 95 c. L. BONNEFOY, 137, Rue Lafayette, PARIS.

GRAND PRIX 1889
SAVON à l'IXORA
NOTOIREMENT SUPÉRIEUR
A TOUS LES AUTRES SAVONS
ED. PINAUD
37, B⁴ de Strasbourg, PARIS

NOUVEAU CIRAGE A HARNAIS
S'emploie sans brosser ni frotter. V. BRILLET, 37, r. Beaupaire, Paris

Eau arsenicale éminemment reconstituante
LA BOURBOULE
Anémie, Diabète, Rhumatismes
Voies respiratoires, Herpétisme
SCS CHOUSY ET PERRIERE
Enfants débiles et personnes affaiblies

La **PHOTO-JUMELLE** à Répétition
le Croquis
pète au
Vol
SAUVETÉ S. G. D. G.
COMPTOIR GÉNÉRAL
de PHOTOGRAPHIE
F. M. RICHARD
57, Rue Saint-Roch
PARIS
TELEPHONE
La Photo-Jumelle à répétition est le plus merveilleux
appareil photographique qui existe. Aspect, volume et
poids d'une jumelle de campagne. — Tout le monde peut
s'en servir sans aucun apprentissage.

PAPIERS PEINTS
JOLIE COLLECTION
envoyée franco-GARE
à retourner de même
G. BIOLET - LYON
PRIX de FABRIQUE

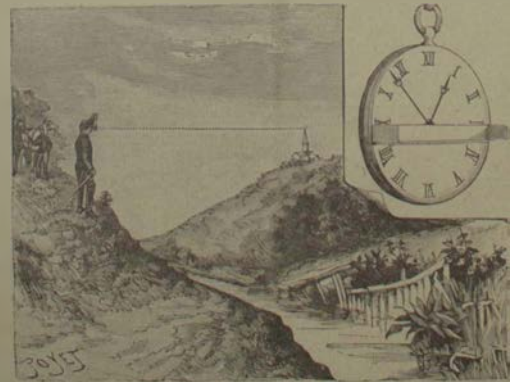
NOUVEAU PARFUM ANGLAIS.
GRAB APPLE BLOSSOMS
Fleur du Pommier Sauvage.
En vente
AU CARNAVAL DE VENISE,
et dans les principaux
magasins.
INVIGORATING LAVENDER SALTS.
Sels de Lavande Fortifiants.
Ces préparations exquises approuvées par les
dilectissimes pour les infirmités.
Vente Annuelle 500,000 flacons.
CROWN PERFUMERY CO.,
37, NEW BOND STREET, LONDRES.
Vente en gros à Paris - 1, Forest, 21 & 23, Rue Richer.

LA SCIENCE AMUSANTE

LA MONTRE-NIVEAU

Il peut arriver que l'officier, le touriste, l'ingé-
nieur, aient besoin, dans une excursion ou une re-
connaissance, d'établir un nivellement, c'est-à-dire
de déterminer la différence de niveau existant entre
deux points du terrain qu'ils parcourent. L'officier,
par exemple, désièra trouver la différence entre la
position qu'il occupe avec sa batterie et celle qu'il
devra occuper par la suite. Cette opération se fait
très exactement avec des instruments appelés ni-
veaux, dont il existe un grand nombre de types,
mais je suppose que vous en soyez dépourvu.

Vous pouvez, dans ce cas, transformer votre
montre en un niveau assez exact, par le moyen sui-
vant : prenez une bande de papier un peu plus long
que le diamètre de votre montre, et pliez-en, à
angle droit, les deux extrémités. Collez cette bande,
avec un peu de salive, sur le verre de la montre, de



façon que la ligne supérieure de la bande coïncide
avec le diamètre des heures : IX-III.

Lorsque vous tiendrez votre montre suspendue
par sa chaîne, le diamètre des heures : XII-VI sera
dans la direction du fil à plomb, c'est-à-dire vertical,
et les bords des deux bouts de la bande repliés à
angle droit détermineront un plan exactement hori-
zontal par lequel, en élevant la montre à hauteur
de l'œil, vous pourrez faire passer un rayon visuel
dominant, avec une approximation souvent très suf-
fisante, la différence de niveau qu'on se proposait
de déterminer. On se passe, dans ce cas, de la
planchette divisée appelée mire ; et il suffit de rap-
porter les divers plans de niveau sur des arbres,
des maisons, des monuments qui sont dans le voi-
sinage, dont on connaît la hauteur ou dont la hau-
teur peut être facilement calculée.

TOM TIT.

MENU

Potage vermicelle.
Filet de bœuf aux laitues.
Pardreaux rôtis.
Salade de maches et betteraves.
Haricots flageolets.
Pâté de foie gras de Strasbourg.
Crème aux macarons.
Un verre de Bénédicte.

Le **JAMBON COLEMAN**, marque **GENUINE**, est le meilleur. — *Evitez la marque.*

BIÈRE FANTA, 6, rue Guyot, PARIS.

MAISONS RECOMMANDÉES

Achat de Livres et de Bibliothèques
A. TARDIE, libraire, 18-20, boulevard St-Denis, Paris.

Ameublement (broderies) Ouvrages de dames
M^{me} CECHEY, 3, rue d'Abeukir, Paris.

Appareils herniaires et orthopédiques.
DRAPIER et fils, 41, r. Rivoli. Sans succ^{rs}, Canal St.

Antiseptique et antiépidémique
SAVON PRESERVATIF BAIN, 55, rue d'Anjou.

Art de peinture et fourn^{rs} photographiques
M^{rs} ARWIN, BOURDIER succ^{rs}, 55, r. d'LP^s Champs, Paris.

Articles de voyage
BAEHR 101 VOYAGE, 3, avenue de l'Opéra, Paris.

Réglement et défauts de prononciation
Docteur CHERVIN, avenue Victor-Hugo 12, Paris.

Billards et Billards-Tables.
BLANCHET-GUÉRET, 53, r. de Lancry, bandes am^{rs}.

Boîtes et dragées pour baptêmes
JACQUIN PREDES, 12, rue Pernelle, Paris.

Broderies d'églises. Ouvrages de dames.
P^{rs} Couverts, inst^{rs}. TROUQUET, 17, r. de la Monnaie.

DEUIL A ST-ROCH, 107, rue St-Henri; DEUIL complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

Eau des Fées
P^{rs} la jeunesse perpétuelle des cheveux. 17, r. Bictet.

IRIS de FLORENCE VÉRITABLE.
24, rue des Lombards, Paris.

Joux et Jouets, Cotillon
GILLET, Au bonheur des Enfants, 3, boulevard Sévigné.

Orfèvres de table.
P. CANAUX et C^o, 30, boulevard Malesherbes.

Relieurs.
MAGNON (Ch.) et ses fils, rue de l'Éstrapade, 3-6-7.

Tapisseries, Etoffes et Meubles anciens
RAYE, 19, rue Laffitte, premier étage, Paris.

Thés.
C^o Anglaise, 23, place Vendôme. Env. 1^{er} un kilog.

BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40^e année)
GRAINS fourrages et engrais, imp^{te} exist. dep. 40a. à 50 m. de gare gr. ville (N.O.), installat. superbe. Vast. magas. sur 2 rues princip. Clientèle très étendue. Affaires 300,000 fr. à 20 0/0. Prix: 30,000 fr. (On vend après belle fortune).

Magnifique **TAN** à 100 m. GARE gr. ville (Ouest), MOULIN à 3 immeubl. neufs, 4 p^{tes} meubl^{es} (force hydraul. 1,500^{es} terr. A.G. 300,000 fr. Ps 20,000). BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40^e année)

Commanditaire **INTÉR**ESSÉ av. apport de ou Employé 100,000 fr. part. garantis est demand. p^{rs} d^{rs} fabricant de bonneterie de l'Est, p^{rs} doubl. chiff. d'aff. actuel 400,000 (intér. rem. appoint.). BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40^e année)

15000 f. sont demand. en commandite p^{rs} donn. extension à magnif. M^{rs} d'éducation en pleine prospérité. Excell. aff. Bx intér. sécur. absolus. BANQUE PETITJEAN, 12, r. Montmartre (40^e année)

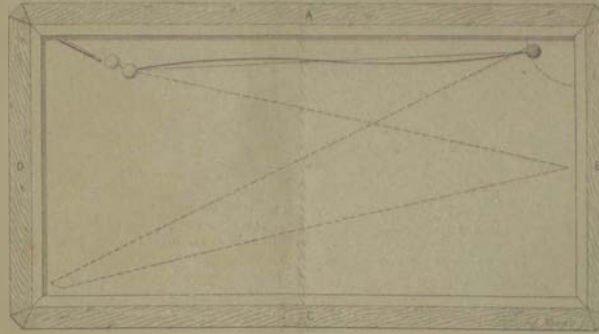
P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS



PARIS 1889
**GRAND
PRIX**
N^o 216 - Fr. 100
CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

108° COUP DE BILLARD



COULÉ FOUETTÉ DIRECT AVEC EFFET DE CÔTÉ — RÉUNION PAR TROIS BANDES

Attaque horizontale bien allongée et mesurée, énergiquement soutenue.
B. 1. Attaquée en haut et à droite, choque la 2, coule et directement ou en longeant la bande A carambole la
B. 3 qu'elle pousse doucement dans le secteur pointillé.
B. 2. Choquée plein insensiblement à gauche bat les bandes B C D et se réunit sur la rouge.

NOTA. — Ce carambolage offre une analogie frappante avec les deux précédents; les B. 2 et 3 sont restées à la même place, mais la 1 est un peu plus rapprochée encore de la 2 et de la bande A que dans les deux autres.

L'exécution est rendue infiniment plus difficile parce que le point de choc est malaisé à déterminer. La moindre erreur à droite est irrémédiable, et à gauche vous rejette contre la bande A. Le coup de queue a aussi besoin d'être d'une justesse extrême surtout si les instruments ne sont pas irréprochables.

L'effet à droite produit souvent une courbe semblable à celle que nous avons tracée, lorsque la vitesse de rotation de droite à gauche est sensiblement plus grande que la vitesse de translation de la bille.

(Voir la théorie de l'effet de côté dans le *Traité* de Billard, de Vignaux). H. D.

BILLARDS & BANDES AMÉRICAINES de BRUNSWICK-BALNE-COLLINDER C^o, les seuls employés et recommandés par VIGNAUX — Agent pour l'Europe, S. - W. BASTON, 1, rue de N. - D., PARIS

FROID ET GLACE

COMPAGNIE INDUSTRIELLE
Des procédés RAUL PICTET
16, rue de Grammont, 16, PARIS
APPAREILS A PRODUIRE
LE FROID ET LA GLACE
Production garantie même dans les pays les plus chauds.
Envoi franco du catalogue.

EXTRAIT DE VIANDE
BIEBIG
INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE

Vente, Achat, Location
de PROPRIÉTÉS (Paris & Province)
INDICATION GRATUITE
d'APPARTEMENTS
OFFICE CENTRAL
15, Boulevard des Italiens, 15, PARIS.

S^t BOES SOURCE SULFO-BITUMINEUSE
INCROYABLE ET SURE
contre Rhumes, Bronchites,
Laryngites, Aménorrhées, Catarrhes,
Asthmes, Phtisiques, etc.
(P^{rs} - PYRÉNÉES)
Dose: 1/4 à 1/2 verre par jour. — Dans toutes les Pharmacies

EN VENTE
ALMANACH
DE
L'ILLUSTRATION
Pour 1893

CINQUANTE-UNIÈME ANNÉE
L'Almanach de L'ILLUSTRATION pour 1893 forme un Bel Album grand in-8^o, magnifiquement illustré.
En vente aux bureaux de L'Illustration.
Envoi franco contre 1 fr. 25 en timbres-poste ou mandat-poste.

NOS PROCHAINS ROMANS

L'ILLUSTRATION publiera dans le courant de l'année :

LA TERREUR

Grand roman inédit, par VICTORIEN SARDOU, de l'Académie Française.

SOUTIEN DE FAMILLE

Grand roman inédit, par ALPHONSE DAUDET.